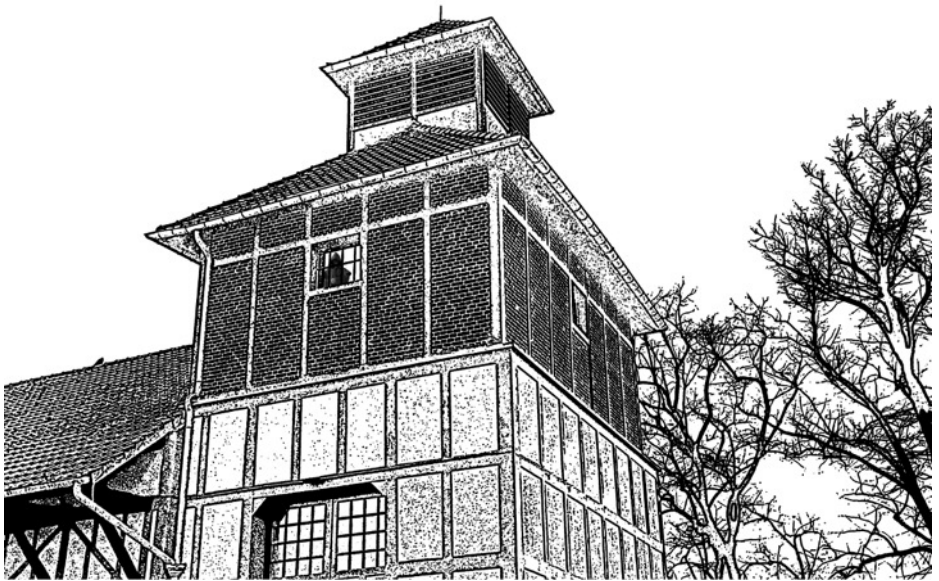


Jardyns Secrets

Sam Jardyn



Jardyns Secrets

SAM JARDYN

Né le 30 février 1969, il baigne très tôt dans une culture équestro-américano-néo moderne qui le poussa inexorablement à ne pas suivre l'exemple de ses parents.

Tombé amoureux des chevaux dès son plus jeune âge, il rejoint naturellement la reprise du samedi matin 9h, célèbre pour ses traits d'esprits et ses afters.

Aussi connu pour ses saillies que pour ses réparties, il nous livre ici sa deuxième œuvre qui comme Frisson rouge vous emportera sur des chemins hors de ce monde.

« Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L122-5, (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ces ayants droit ou ayants cause est illicite (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

© 2016 Editions Didierjeantesques

ISBN 978-2-9534490-1-3

Citations

« La mesure de l'épée, comme de la bague, c'est la main qui la porte. »

Charles Cahier

« Chercher ses racines, c'est au fond se chercher soi-même : qui suis-je ? Quels sont les ancêtres qui m'ont fait tel que je suis ? Des noms d'abord, des dates, quelques photos jaunies ou, avec plus de chance, un testament, une lettre. »

Claude Lévi-Strauss

Remerciements

Sam JARDYN tient à remercier pour leurs plumes :

Anne Morell-Bretonnière

Céline Archer

Charlotte Pats

Christiane Morell

Emilie Dumont

Emilie Rebulard

Florence Sturm

Marie Albert-Lebrun

Sylvaine Mella

Véronique Biltgen

Christian Morlier

François Didierjean

Frédéric Duchadeau

Grégory Gonzales-Reffé

Henry de Moussac

Jean-Michel Leenhart

Nicolas Biltgen

Philippe Odin

...Et pour son coup de crayon magistral

Isabelle Audisio

Préface

Jardyns secrets est une œuvre composée à plusieurs plumes. Elle est le fruit de l'imagination fertile et débridée d'une fringante équipe de cavaliers.

Vingt samedis ont été nécessaires pour résoudre cette intrigue qui se passe dans un lieu bien entendu totalement imaginaire.

Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne peut pas être complètement exclue.



Chapitre 1

Prologue

« Trois semaines de plus alors que vous avez déjà quatre mois de retard et que les championnats débutent dans quinze jours... C'est une plaisanterie ! »

Le fond de l'air était lourd, le ciel bas en cette fin d'été. Le patron du Haras de Jardy pouvait faire trembler plus d'un cavalier de compétition à son entrée sur un carré de dressage, mais la colère d'Emmanuel ne sembla pas ébranler d'un pouce l'homme qui lui faisait face, le muscle gras et bronzé, les poings enfoncés dans les poches.

« Et les Algeco, vous allez me les démonter quand ? »

Le chef de chantier se contenta d'une moue et d'un haussement d'épaules fort peu élégant.

« Ben, je vous l'ai dit, quand la charpente sera finie. On ne peut pas aller plus vite que la musique, mon petit monsieur. Vous voudriez quand même pas que tout s'effondre sur vos bourrins ? »

La sonnerie du téléphone portable interrompit la riposte. Des « bourrins » ou du « petit monsieur », difficile de dire ce qui avait le plus agacé le directeur. Il jeta un œil rapide à son écran. « Conservation du patrimoine. Il ne manquait plus qu'eux... » maugréa-t-il en rangeant l'appareil.

Trente secondes et demie durant lesquelles il avait totalement perdu l'attention de son interlocuteur, dont le regard déviait désormais à 45 degrés au-dessus de son épaule gauche.

Une paire de talons vertigineux martelait la cour. Emmanuel se retourna, toisa l'importune.

« Pour la petite annonce d'emploi à la cafétéria, ce n'est pas le moment non plus, voyez directement avec Saadia. Sinon, repassez plus tard. »

La jeune femme s'arrêta net.

« Non, je ne crois pas. Vous allez me recevoir sur le champ. Vous, et vous aussi. »

Les blondes faisaient visiblement davantage d'effet à l'entrepreneur que tous les discours managériaux du monde. Il se balançait gauchement, risqua une poignée de main qu'elle négligea.

« Aliénor de Fontenay, inspectrice générale à la conservation du patrimoine, laquelle tente, sans succès depuis 48 heures de vous informer de ma venue. Vous n'avez pas de temps à perdre, je n'ai pas l'intention de vous en consacrer plus que nécessaire. » Son regard balaya la cour des 49¹, s'arrêta sur les écuries en réfection. « Vous n'ignorez pas que nous sommes sur un site protégé, riche en vestiges moyenâgeux et que vous ne pouvez pas entreprendre quoi que ce soit sans en référer à l'autorité compétente qui s'avère être moi. »

Au fond de son box, un cheval hennit en écho. Soudain, un gamin échevelé surgit de la grange, en se jetant littéralement dans les jambes du chef de chantier. « C'est pas ma faute, patron, j'vous jure, c'est pas ma faute. » L'entrepreneur le saisit par le poignet. « Quoi, qu'est-ce que tu as encore fait comme connerie ? »

« C'est pas ma faute, patron » bégayait l'apprenti, terrorisé. « J'ai fait tout comme on a dit, j'ai creusé là où on m'a dit... S'il vous plaît, venez, venez vite. »

¹ Cour principale du Haras de Jardy, où sont situés 49 box de chevaux

Les deux hommes lui emboîtèrent le pas, pas aussi vite toutefois que les Louboutin² d'Aliénor de Fontenay. Celle-ci pénétra la première dans le bâtiment de briques rouges. Et tous s'arrêtèrent net devant le gouffre béant qui s'ouvrait à leurs pieds.

Un cercueil de verre trônait au milieu d'une immense pièce souterraine. Deux squelettes y gisaient enlacés. Avec désormais pour seuls ornements une paire d'éperons d'argent et une chevalière en or, étincelante sur un auriculaire décharné, troublante aussi dans l'harmonie de ce tableau funeste.

Le petit doigt du cadavre semblait comme détaché des autres, isolé de cette main refermée sur la nuque du second corps. L'auriculaire à la bague paraissait pointer une cible ou un lieu invisible pour les visiteurs de l'an 2015.

Le chef de chantier se gratta l'oreille. « Et ben, moi j'vous l'dis, ça va pas arranger vos délais... »

² *Marque du célèbre chausseur éponyme*



Chapitre 2

Les moines de Thirion

Doctement, l'experte asséna : « au 12^e siècle, les moines de l'abbaye de Thirion ont établi ici un monastère. La Révolution a tout dispersé et installé une ferme dans ces bois. Le haras construit fin 19^e a uniquement gardé de celle-ci la grange. »

Emmanuel en savait quelque chose. Le département des Hauts-de-Seine restaurait aujourd'hui cette dernière, ainsi que les écuries adjacentes, à grands frais.

« Mettez en place un périmètre de sécurité, trouvez une bâche pour protéger le tout, poursuivit-elle, je vais chercher mon appareil photo. »

« Beau modèle, belles allures, à monter pour confirmer » susurra, alors qu'elle s'éloignait, un des cavaliers à ses collègues de reprise attablés autour d'un café.

A son retour, les trois hommes tentaient de positionner une échelle le long des murs de ce qui semblait être une crypte. On devinait une entrée entourée de deux colonnes. Aucun signe religieux, aucun mobilier, mais un surprenant pavage régulier en damier noir et blanc. Les pierres de la voute effondrée, cloutées d'étoiles colorées en bleu sur une de leurs faces, jonchaient le sol. Dans leur chute, elles avaient fait éclater le couvercle du cercueil tout en épargnant miraculeusement les squelettes.

« Personne ne descend. Je viendrai demain avec mon assistante et mon matériel. » L'échelle fut illico remontée.

« L'endroit doit être gardé pour éviter tout vol. Organisez-vous » ordonna-t-elle à un Emmanuel passablement irrité.

Elle prit méticuleusement une longue série de photos des squelettes, zoomant autant que possible sur la bague. Sans autre formalité qu'un au revoir sec, elle prit congé, laissant derrière elle la fragrance si caractéristique du N°5 de Chanel.

« Tiens-ça vite et bien » glapit l'entrepreneur à son arpète qui, aidé uniquement par des ordres à jet continu, scella d'une grosse toile verte l'excavation.

Soucieux, le directeur retourna à son bureau et « googlisa » Aliénor de Fontenay. Aucune information autre que le détail de ses missions culturelles. Wikipédia, en revanche, afficha une longue série de pages sur la famille Fontenay.

La reproduction d'un tableau attira son attention. L'homme représenté en grande tenue d'officier des cheveu-légers, François-Marie de Fontenay de Moyré - dit Jakin, avait un regard étrange qui tranchait sur sa chevelure blonde. L'iris de ses yeux n'avait pas la même couleur. L'un était bleu, l'autre vert.

Sa bibliographie donnait comme date de naissance le 10 février 1754 à l'île d'Aix. Elle précisait que, pour des raisons qualifiées à l'époque de sulfureuses, il avait été fortement prié d'accompagner le marquis de La Fayette soutenir les insurgés américains.

Les gazettes de l'époque laissaient entendre qu'il aurait eu, entre autres, une liaison avec Madame Sophie, sixième fille de Louis XV, alors qu'elle atteignait l'âge respectable et avancé pour l'époque de quarante ans. Cette conquête féminine était le résultat d'un pari entre François-Marie et Madame Bonneval, qui ainsi distrayait la cour de son amant, le roi. Miracle de la nature, un bâtard prénommé Philippe-Marie naquit et fut élevé avec ses très nombreux royaux neveux plus âgés que lui.

Bref, Fontenay et La Fayette embarquèrent sur la frégate Hermione le 10 mars 1780 pour Boston. Aucune autre information sur le destin de cet exilé pour mœurs inconvenantes.

Quant à cette « jeune empêcheuse de tourner en rond », elle devait certainement appartenir à la même maison, toute la lignée féminine ayant comme seul et unique prénom, Aliénor !!!

Emmanuel laissa un message sur le répondeur du conseiller départemental en charge de Jardy : « travaux arrêtés, découverte surprenante, venue de la protection du patrimoine, merci de me joindre dès que possible. »

Conscient de la dimension historique de cet incident, il contacta par précaution le gestionnaire du château de Versailles, Matthew Caget, et lui détailla la récente découverte.

Pendant ce temps, les deux maçons prenaient un café. Pressés de questions, ils ne surent que répéter que « deux moines préhistoriques avaient été enterrés sous l'ancienne grange dans un cercueil style « la belle au bois dormant », que l'on trouverait certainement des chevaux en creusant et que tout ceci retardait d'autant les travaux. Quant à la blonde du patrimoine, c'était réellement de la malchance pure et dure. Elle venait un jour plus tard et ce foutu trou aurait été proprement bouché, ni vu, ni connu. »

La nuit tomba, les chevaux furent nourris, Saadia ferma son café et le gardien s'installa pensif devant la bâche. Il ne manquerait plus qu'il pleuve !!!



Chapitre 3

Virée nocturne

Cela faisait déjà une heure qu'elle attendait tapie dans un buisson près de l'accueil de Jardy. La pluie s'intensifia encore et toujours aucune trace de Vincent. Son treillis lui collait à la peau, ses baskets étaient trempées et l'eau ruisselait sur son visage.

Dès son départ de Jardy dans l'après-midi, elle lui avait laissé un message et il ne l'avait rappelée qu'en début de soirée pour lui suggérer de retourner immédiatement sur les lieux en attendant son arrivée. Il pensa d'abord utiliser son jet pour rejoindre Paris, mais il opta rapidement pour la voiture. Il lui faudrait moins de trois heures pour rejoindre le haras et il serait autonome une fois sur place.

Aliénor de Fontenay avait perdu son père alors qu'elle avait à peine dix ans. Quelques mois avant sa mort, se sachant atteint d'une maladie incurable, il avait convié sa fille à un entretien dans son bureau. Cette rencontre avait duré plus deux heures, mais la petite fille était restée attentive. Vincent, un ami de son père, les avait rejoints vers la fin. Elle l'avait déjà vu quelques fois à la maison, mais elle ne le connaissait pas vraiment, comme la plupart des amis de ses parents d'ailleurs.

Son père lui raconta que le secret qu'il allait lui révéler lui avait été transmis par son père qui l'avait lui-même reçu de son père et avant lui par le père de son père. En 1780, un certain François-Marie de Fontenay de Moyré, était parti aux Amériques pour des raisons obscures.

Le père de cet homme avait deux fils qui se déchiraient, François-Marie et Pierre-Marie. Pour les punir, il décida d'enfermer son immense fortune dans un coffre dont la serrure ne pouvait s'ouvrir qu'enclavée de deux bagues. Il en donna une à chacun de ses fils et leur expliqua que cette « clé » ne permettait de faire tourner la serrure que d'un trentième par jour. Il leur faudrait donc se réunir trente jours pour parvenir à ouvrir le coffre. Elle reçut la bague en possession de son père devant Vincent qui s'engagea à lui apporter tout son soutien tant qu'il serait en vie.

A l'issue de brillantes études d'ingénieur, son entourage fut surpris d'apprendre qu'Aliénor avait décidé de poursuivre des études d'histoire de l'art pour devenir conservateur du patrimoine. Ses recherches l'avaient conduite à la conclusion que l'autre « bijou » se trouvait dans la région de Versailles et en tant que major de promotion, elle eut le privilège de choisir son affectation.

Cinq ans qu'elle attendait de trouver un indice, quelque chose. Et aujourd'hui, cet ouvrier maladroit avait trouvé. Elle espérait maintenant que personne n'avait remarqué son empressement lorsque l'apprenti était arrivé penaud pour avouer sa faute. Elle avait demandé à ce que les lieux soient gardés, mais elle savait qu'elle aurait dû demander l'intervention des forces de l'ordre pour sécuriser le périmètre. Avec un peu de chance, elle arriverait à récupérer la bague ce soir et s'en tirerait avec un blâme après que le vol aura été déclaré. De toutes les façons, elle n'avait pas l'intention de faire carrière dans l'administration...

Son téléphone portable vibra. Elle le décrocha aussi rapidement que sa position inconfortable lui permit. Vincent avait laissé sa

Jaguar type E à la sortie de Marnes-la-Coquette et arrivait sur les lieux. Il avait profité d'une pause sur la route pour étudier de plus près les clichés transmis par Aliénor. Il n'y avait aucun doute possible, il s'agissait bien de l'objet recherché, la deuxième bague.

La pluie tombait toujours et la nuit était noire. En dehors du gardien qui s'était manifestement assoupi, il n'avait repéré personne près de la grange décrite par Aliénor et il élaborait rapidement un plan.

Chapitre 4

Adso

Adso pressait le pas, le père supérieur lui avait demandé de superviser les compagnons verriers qui mettaient tout leur art à la fabrication d'une pièce unique, et il était en retard, une forme d'acte manqué tant la tâche qui lui était confiée lui déplaisait.

Il n'aimait pas ce couloir sombre et humide conduisant au mausolée. A chaque fois, il avait l'impression que les ombres étaient vivantes et qu'elles repoussaient la maigre lumière des torches.

A bien y penser d'ailleurs, le choix d'un mausolée le dérangeait... Pourquoi ne pas avoir construit une chapelle traditionnelle ? On était dans un monastère après tout ! Ce choix profane était pour le moins surprenant, venant du père supérieur, connu dans la congrégation pour son extrême piété. Il arriva enfin dans la grande salle, sans décoration à l'exception des étoiles de la voute et du damier au sol.

Le damier... Encore un élément qui déplaisait au plus haut point à Adso ; pourquoi, au nom de Dieu et de tous les saints, faire construire une pièce unique de verrerie pour l'enfermer sous terre dans une pièce inaccessible pour la plupart des moines et avec un sol piégé ?

Les maîtres verriers étaient déjà là en train de fixer le couvercle sur le cercueil au moyen de charnières d'un modèle qu'Adso n'avait jamais vu... Tout à son observation de leur travail, il ne portait plus attention à ses pas et commença à s'avancer sur le damier... Le compagnon le plus âgé qui supervisait le travail des

deux autres hurla : « stop !!!!! pas un pas d'plus, mon bon !!! ».

Adso se figea, sa sandale à deux millimètres d'une dalle blanche... Se remémorant son trajet, noire au centre, blanche à droite, noire en diagonale gauche et... une goutte de sueur se forma sur son front, suivie d'une autre. Il recula lentement le pied et le reposa sur la bonne dalle.

« V'zêtes inconscient ou vraiment persuadé qu'Dieu vous protège, mon jeune ami ? » s'enquit le compagnon qui avait arrêté son mouvement. « En plus des chausse-trappes, piques, pieux et autres joyusetés déjà installées, maintenant que l' couvercle est fixé, si on déclenche le piège, y s'referme et rien ne l'arrêtera pas même une jambe » ajouta-t-il, en désignant d'un coup de menton les deux maîtres verriers dont un était à moitié penché à l'intérieur du cercueil.

Un frisson traversa Adso à l'idée de ce qui aurait pu arriver sans l'intervention du vieux bonhomme. Il se concentra pour suivre le bon trajet jusqu'à sa place entre les deux colonnes, sur le banc de pierre.

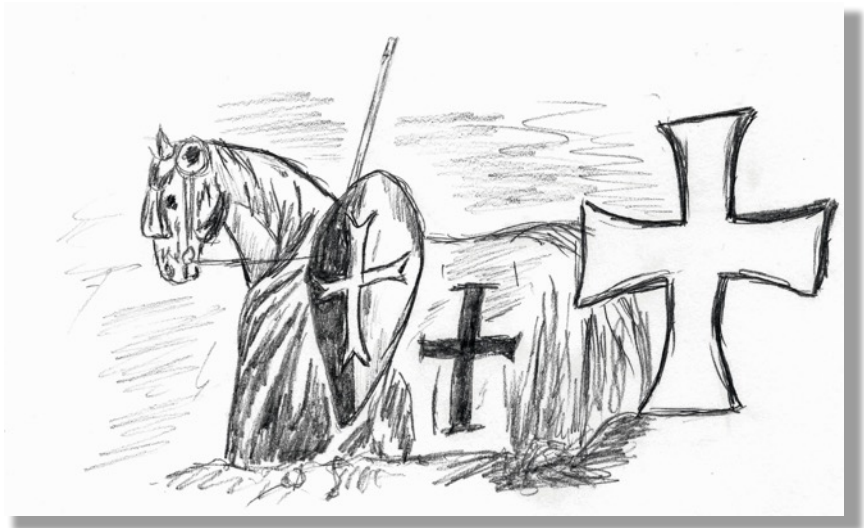
Loin de superviser les artisans, comme il aurait dû, Adso se perdit dans ses pensées... « Un mausolée secret, des pièges, un cercueil de verre... Oui d'ailleurs, il n'avait jamais vu de verre comme celui-là, si transparent, sans bulle ni défaut. Et ces charnières faites d'un métal étrange, brillant d'un éclat froid, apparemment coulées d'une seule pièce sans cheville ni lien. Si je n'avais pas confiance dans le père supérieur, je pourrais penser à de la sorcellerie... NON ! Sois sérieux, tu as vu le père communier, toucher la croix... Un sorcier aurait été foudroyé sur le champ. Qu'est-ce que tout cela peut bien signifier ? A quoi cela peut-il servir ? »

Les yeux perdus dans le vide, il s'enfonça plus profondément dans ses pensées. « Tout a commencé il y a un an avec la visite de cette femme, habillée comme un homme, arrivée à cheval, portant bottes, pantalon et veste de cuir sur une côte de maille, armée jusqu'aux dents, comme un de ces soldats de fortune sillonnant les chemins du royaume... Le père supérieur l'avait reçue longuement, après avoir congédié Adso qui avait accompagné l'inconnue jusqu'à son étude. Il avait eu le temps de remarquer un blason étrange, qui n'était pas sans rappeler celui des cathares, ces hérétiques ! »

Adso, curieux de nature, était allé consulter les annuaires héraldiques du monastère, qui lui avaient indiqué qu'il s'agissait du blason de la famille Fontenay de Moyré ; cette découverte lui avait permis de donner un nom à l'inconnue : Aliénor de Fontenay de Moyré, née Trissac, la seule femme adoubée chevalier par le roi et autorisée à porter l'épée.

Une main se posa sur son épaule, le ramenant au moment présent. « On a fini, mon bon » lui dit le vieux compagnon. En effet, derrière lui, le cercueil, doté de son couvercle ouvert, reposait sur le socle prévu à cet effet. Il donnait l'impression de baigner dans un halo qui semblait en sortir alors même que sa transparence ne laissait aucun doute sur le fait qu'il était vide...

Adso suivit les artisans, qui quittaient eux aussi le mausolée, aussi vite que lui permettait le chemin codé qu'il devait suivre, pas mécontent de quitter ce lieu inquiétant et ses mystères...



Chapitre 5

La nuit se corse

Vincent posa familièrement la main sur l'épaule d'Aliénor : « tu avais raison, c'est bien ce que nous cherchions. Ne perdons pas de temps : toi, tu fais le guet pendant que je me faufile dans la crypte pour récupérer la bague. » Aliénor eut un sourire ambigu : « excellente nouvelle, darling. Moi aussi, je suis ravie de te voir. Mais c'est plutôt moi qui vais y aller » déclara-t-elle d'un ton qui ne laissait aucune place à la discussion. Elle lui colla son sac à dos dans les bras et se leva en ajoutant : « j'ai bien repéré les lieux tout à l'heure, tu sais. » Elle lui posa un baiser sur la tempe : « et puis tu n'as pas vraiment maigri ces derniers temps, toi, dis donc ! Il te nourrit trop bien, ton nouveau fiancé ! » Elle eut un petit rire et s'élança dans la nuit. La pluie avait rendu le terrain glissant. En passant devant le gardien qui ronflait toujours, elle manqua de s'étaler de tout son long. Elle étouffa un juron que n'aurait pas renié sa belle ancêtre et continua sa progression. En avançant avec précaution, elle se remémorait ce fameux cours d'histoire de l'art qui l'avait tant bouleversée lorsqu'elle avait soudain compris qui était réellement cette mystérieuse femme chevalier dont elle avait eu le plus grand mal à retrouver la trace.

Sans l'aide du professeur Nicole Holden, une des plus grandes médiévistes qui enseignait toujours à Oxford malgré son âge avancé, jamais elle n'aurait fait ces incroyables découvertes qui avaient radicalement changé sa vision d'une époque qui la fascinait depuis l'enfance.

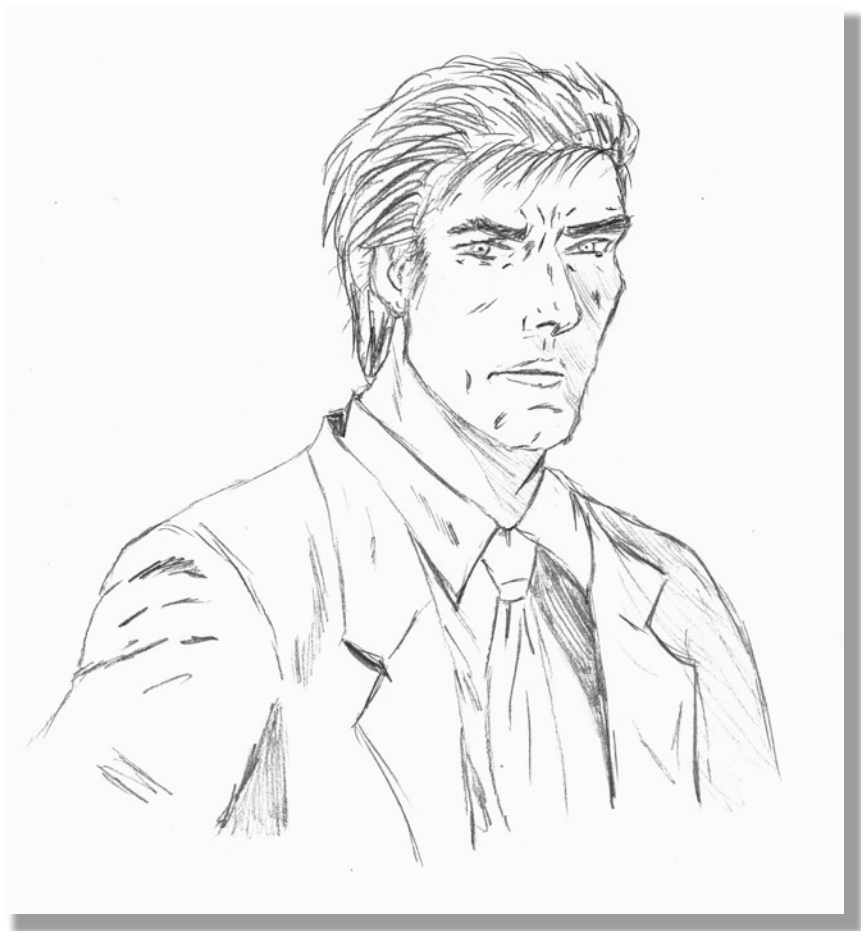
L'Histoire avait décidément bien besoin d'être réécrite à travers un prisme un peu plus paritaire. L'époque des croisades était en effet très loin de ce qu'en avaient perpétué les fantasmes des historiens du 18^e siècle, des vieilles badernes à l'esprit égrillard. En effet, point de ceintures de chasteté ni de vierges sages attendant leurs preux chevaliers, quant aux croisés, leur sainteté restait à prouver... Le rôle des femmes dans la société était, à y regarder de plus près, beaucoup moins limité que ces messieurs n'avaient voulu le laisser croire. Et d'après ses dernières recherches, son aïeule avait pavé le chemin qu'elle suivait aujourd'hui en femme libre et indépendante. Elle avait hâte de retourner à son bureau mettre la dernière touche à son livre, et cette découverte tant attendue allait lui fournir les derniers arguments dont elle avait besoin.

Pendant ce temps, Vincent, prenant son mal en patience, lisait les courriels qui arrivaient sans discontinuer sur son smartphone quand tout à coup il entendit un bruit de moteur. Il se dissimula derrière un buisson tout en envoyant un texto pour alerter Aliénor. Un gros 4x4 s'avavançait sur le chemin du haras.

Les portières s'ouvrirent. Deux silhouettes en descendirent, armées de lampes torches, et se dirigèrent d'un pas rapide vers la crypte.

Aliénor venait de franchir les barrières mises en place pour délimiter le périmètre de sécurité quand elle sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Décidément... Elle hésita, mais la lumière du cadran qui venait de s'activer brillait à travers la poche de son pantalon clair. Elle allait l'éteindre quand elle vit le nom de Vincent. « Attention, voilà du monde » lut-elle. Elle

se retourna et vit deux silhouettes s'approcher à contre-jour. L'une d'elles lui sembla familière. Où avait-elle vu ce type ? Elle n'eut que le temps de se faufiler derrière un tractopelle abandonné par les ouvriers malmenés qu'elle avait rencontrés l'après-midi même. Une des deux ombres râlait : « bah, je ne vois pas pourquoi vous me faites venir ce soir, patron. Ces deux-là risquent pas de s'enfuir, hinhin... » La silhouette familière les fit taire d'un ton sifflant : « taisez-vous ! » Aliénor reconnut immédiatement cette voix.



Chapitre 6

Passé présent

La poitrine serrée, le souffle coupé, le dos cisailé par le flanc arrière du tractopelle, Aliénor tentait tant bien que mal de reprendre une respiration normale. Même avec la pluie et le froid de l'heure tardive, elle restait tendue. « Il faut que je me calme, merde. » La tête penchée en arrière, les yeux fermés, la bouche grande ouverte, elle parvenait petit à petit à reprendre son souffle et ses idées, pour analyser la scène.

Il y avait cinq ans qu'elle ne l'avait pas vu depuis leur première rencontre dans la galerie des glaces du château de Versailles. C'était un vendredi avant le week-end du 14 juillet. Comme si la fête était finie avant même qu'elle ne commence, comme si la révolution n'avait pas suffi, comme si le temps s'était figé ; il avait fallu écouter cet étranger arrogant nous raconter combien les privilèges étaient abolis ; qu'il fallait désormais compter avant de dépenser ; qu'il fallait évoluer ; que « les dorures ne re-brilleraient qu'une fois le navire remis à flot ». Ses analogies au Titanic nous gonflaient tous.

Un homme que personne n'avait vu auparavant était venu nous dire qu'il reprenait la gestion administrative et financière du château. Trônant derrière son pupitre, l'homme avec son accent américain nous toisait tous d'un regard dont l'iris bleu-vert glacial de ses yeux était surprenant, quoique royal.

La Grande Galerie avait exalté de ces 73 mètres de long le succès politique, économique et artistique des 17^e et 18^e siècles ; elle deviendrait deux siècles plus tard la réception d'un hôtel de luxe, non plus classé au patrimoine mondial, mais

classé 5 étoiles ; pour riches courtisans étrangers foulant au pied la grande Histoire, la culture et le portrait de Louis XIV.

Matthew Caget de Fontenay, annoncé comme descendant d'une grande famille de la noblesse française exilée à New York avant le grand bazar révolutionnaire, avait repris les rênes de l'empire bancaire familial : la US Caget Bank.

A 35 ans, il était devenu le président respecté du directoire. Allure princière et sourire carnassier, Matthew en imposait naturellement dans tout ce qu'il entreprenait, réussissant toujours à satisfaire son intarissable besoin de souveraineté. Mais si sa vie professionnelle était parfaite, sa vie amoureuse trop tumultueuse faisait de lui un célibataire très courtisé.

Le long discours terminé, la curée achevée, un des employés modèles et loyaux comme tous l'étaient, osa poser la question : « quand est-ce que vous allez venir ici ? ». Matthew, toujours cynique, lui répondit qu'ils auraient très vite affaire à lui, que c'était une question de jours.

D'un pas déterminé, il avait alors quitté son pupitre et s'était avancé en direction d'Aliénor. « Hello, my dear ! J'espère que mon discours ne vous a pas trop désarçonnée. Sachez que j'ai le plus grand respect pour le travail que vous avez effectué pour ce château, mais il est important de dépoussiérer les meubles ! » Aliénor avait acquiescé d'un sourire forcé : « c'est vous le patron, maintenant. ». Matthew lui avait baisé la main, puis était parti. En se retournant, il lui avait jeté d'un sourire presque sincère : « ah j'oubliais, désolé de vous avoir imposé ma venue aujourd'hui ! La prochaine fois, je vous le promets, je vous laisserai le choix dans la date. »

Matthew n'était jamais réapparu, mais le château s'était bien doté d'une enseigne étoilée comme il l'avait prévu. Aliénor avait pris sa fonction à la conservation du patrimoine. Mais pourquoi ce très lointain cousin venait-il une nouvelle fois pourrir sa vie ?



Chapitre 7

Au bord du trou

Pourquoi, mais surtout comment se trouvait-il ici ? L'affaire devenait complexe, et Aliénor se rendait compte que son arrogance, suffisante cette après-midi-là, ne suffirait pas contre la morgue de Matthew. Mais à quel titre était-il là, ce requin de la finance ? Elle ne pouvait le voir qu'en ennemi.

Il fallait au plus vite trouver une parade et mettre quelques atouts de son côté car, avec Vincent et les kilos de la même soixantaine qu'aurait eue son père s'il avait vécu, ils ne faisaient pas le poids cette nuit, face à ces deux intrus.

Elle appela Vincent, et lui demanda de dégonfler les pneus du 4x4. Au moins, au moment du départ, ils seraient immobilisés et une diversion serait créée. Alors, tout serait à nouveau jouable.

Mais que faisait là Matthew Caget ? Cette question restait sans réponse. Aliénor repassait sans cesse dans sa tête les événements récents, comme ceux de l'histoire familiale.

Ses certitudes : son père lui avait bien dit que la famille descendait non de François-Marie, parti aux Amériques en 1780, mais de son frère, Pierre-Marie. Ces deux là se haïssaient, et la raison n'en était pas connue. Mais entre frères, depuis que le monde est monde, on sait qu'il faut pour cela peu de choses. Entre sœurs aussi d'ailleurs ! Une chose était sûre, ce n'était pas à cause de quelques fredaines plus ou moins sulfureuses, puisque les deux frères n'avaient, et pour cause, pas les mêmes ! Et puis dans ce monde-là, les fredaines, c'est la vie. Qui y trouvait à redire ?

Son aïeule, Aliénor de Trissac, épouse de Pierre-Marie, n'était pas troublée par son beau-frère, mais questionnée par ses yeux vairons, et délicatement pers, soulignant son instabilité comme son incapacité à entrer dans un projet concret. Aliénor était toujours restée proche de son beau-frère François-Marie, sa confidente en quelque sorte, et s'occupait de ses intérêts en France, autant qu'elle le pouvait, dans la mesure où son époux la laissait faire.

Etait-ce à force de se regarder dans le miroir que François-Marie lisait dans ses yeux la marque d'une double personnalité le tirant à hue et à dia, et s'en convainquait ? Toujours est-il, bien que le départ ne fût pas glorieux, qu'il s'enthousiasma, enfin, pour le projet américain qui lui était imposé. D'ailleurs, il aimait bien La Fayette, qui le lui rendait avec grâce.

Aliénor, lors de ses recherches dans les archives royales, avait d'ailleurs retrouvé les lettres adressées à SM le Roi Louis XVI par François-Marie, introduites par sa belle-sœur Aliénor, priant SM de prononcer sa grâce.

Aliénor soulignait la conduite exemplaire, le courage et la capacité qu'avait montrés François-Marie, commandant devant l'ennemi les troupes qui lui avaient été confiées sur le sol américain. D'ailleurs, le Maréchal, comte de Rochambeau, avait appuyé la requête de son officier. François-Marie avait mené toutes les campagnes contre Cornwallis depuis son arrivée avec La Fayette jusqu'à la bataille décisive de Yorktown, dix-huit mois plus tard. Il s'y était largement distingué.

Mais il y avait été grièvement blessé, et se remettait difficilement. Finalement, à l'occasion du traité de Versailles, en 1783, consacrant l'indépendance des Etats Confédérés vis-à-vis de l'Angleterre, le roi autorisa François-Marie à rentrer en

France, pourvu qu'il fit pénitence pour faire oublier sa conduite inacceptable de naguère. Le roi lui avait imposé une retraite dans un monastère. Parmi ceux qu'il lui proposait figurait l'abbaye royale de Thirion, proche de Versailles, d'où il pourrait aisément être surveillé. Et puis, la tourmente révolutionnaire, et la vente, en 1791, du prieuré comme bien national, balaya tout cela, et la trace de François-Marie se perdit dans les mémoires.

Aliénor pensa que ce pouvait être lui, sinon qui d'autre, en bas, dans le cercueil, avec la seconde bague formant, avec celle qu'elle détenait, une clef, d'on ne sait quel coffre. Et quel était le second personnage ? Un homme, une femme ? Des analyses s'imposeraient. Il était vraiment urgent de prendre la bague, discrètement, avant que ne se déclenchent les opérations archéologiques officielles.

Mais les choses ne se présentaient pas bien, malgré les mesures conservatoires qu'elle avait demandé de prendre.

Aliénor en était là de ses réflexions. Soudain elle entendit, venant de la crypte un claquement sec, ressemblant à celui des antiques machines agricoles, toutes en bois, que montrent les vieux films de la grande prairie américaine pendant les moissons.

Le suivant immédiatement, un hurlement à vous déchirer l'âme et vous glacer le sang lui vrilla les tympans.



Chapitre 8

Panique

Le gardien du chantier poursuivait dans ses rêves la lecture des aventures du jeune Habibi. Il était littéralement envouté par la quête de son héros. La pureté et le détachement des contingences du désir avaient un prix terrible, et Habibi s'était convaincu auprès des Hijras qu'il devait lui aussi être initié, il avait pris sa décision.

L'acte mortifère s'accomplissait, les images voluptueuses de Craig Thomson s'évanouissaient. Toute l'énergie de Habibi fut expulsée dans un cri terriblement inhumain. Le rêve devint un cauchemar. Le gardien sortit de sa torpeur.

Où était-il ? Dans une ville orientale ? Chez les Hijras ? Dans le désert ?

Ce n'était pas encore l'équinoxe, la nuit était sans lune, mais sans les voir, il ressentait des présences. Il reprenait ses esprits. Ce cri, cette ombre, un cauchemar ou une réalité ? Tout ce ramdam au fond du trou, ces rais de lumière aux mouvements désordonnés qui finalement vous aveuglent, c'était l'apocalypse ! Le gardien avait une frousse bleue . Mais oui ! Il venait d'être affecté par son agence d'intérim au gardiennage d'un petit chantier dans une propriété agricole, un haras, un endroit réputé paisible tout près de Paris ; heures de nuit payées double, un bon plan en somme.

L'ombre parlait toute seule sans aucun souci de discrétion. Le faisceau de sa lampe torche pointait la bâche. « Merde ! Patron que se passe-t-il ? ... Patron où êtes-vous ? ... Patron, Patron, répondez ! »

« Qui est ce type ? d'où soit-il ? » se demanda le gardien en allumant à son tour sa lampe. Sur sa tenue bleu-nuit, on discernait quelques lettres de couleur : « ...URITAS ».

« Merde, bordel, un vigile ! Patron, qu'est-ce que vous foutez ! Bord.. ! »

Le faisceau de la lampe torche inconnue éclairait à nouveau la bâche du chantier d'où aucun son ne sortait plus maintenant. Seul le crépitement de la pluie se faisait entendre.

De son côté, le gardien se remémorait les consignes : ne pas exposer sa vie, prévenir sans délai son Quartier Général en utilisant la hotline, ainsi que la police, noter tous les détails : heure, lieu, météo, circonstances, nombre de personnes, le cas échéant, nature de l'armement et immatriculation de la voiture... Mais tout d'abord, il fallait retrouver le bip de la hotline et le téléphone cellulaire.

Aliénor, blottie derrière la tractopelle, se recroquevillait toujours plus pour éviter d'être prise dans le champ du faisceau lumineux. Ses sens décuplés enregistraient toute la situation dans ses moindres détails. Son cerveau était totalement mobilisé comme lors des examens d'admission aux grandes écoles. Une stratégie s'imposait, il fallait maîtriser le temps. Elle serait prévenue la première par la société de gardiennage et pourrait être sur site illico dans un délai crédible, pourvu que le gardien informât son QG sans tarder. Que faisait-il, cette andouille ?

Par ailleurs, elle ne pouvait pas laisser tomber ce lointain cousin si désagréable qu'il fût. Les liens du sang l'imposaient et, peut-être plus encore, leur appartenance à tous deux, qu'elle avait découverte après l'épisode versaillais, sur l'annuaire de la Society of Cincinnati pour lui et de la Société de Cincinnati

France pour elle, à la plus vénérable institution des Etats-Unis d'Amérique.

Chapitre 9

Champ libre

Alors que le gardien cherchait fébrilement le bip de la hotline, Aliénor tentait de mettre en ordre ses pensées avant de prendre une décision. Lors de ses recherches, elle avait bien lu une histoire rocambolesque de pavement piégé pour protéger un cercueil de verre... L'origine du texte n'étant pas authentifiée, elle l'avait assimilée à une légende n'ayant aucune réalité historique. Serait-il possible que cette crypte soit effectivement le mausolée du frère de son aïeul Pierre-Marie ? Matthew aurait-il, en s'approchant, actionné un des mécanismes encore opérant du pavement piégé ?... Après tant d'années ?

« Arrgh... foutu service de maintenance... Les piles du bip sont en rade. » Visiblement, le gardien ne disposait d'aucun moyen pour appeler une équipe en renfort.

Au même moment, Aliénor entendit le Jeep Cherokee démarrer en trombe. Le factotum de son cousin voyant que sa virée nocturne prenait mauvaise tournure avait donc décidé de filer sans demander son reste.

Vincent ! Cela voulait dire que Vincent n'avait pas pu ou pas eu le temps de dégonfler les pneus du véhicule ! Mais il était sûrement toujours là à l'attendre. C'était peut-être le moment d'agir... d'autant que le gardien avait décidé, semblait-il, de retourner dans sa voiture pour appeler le numéro d'urgence de son QG.

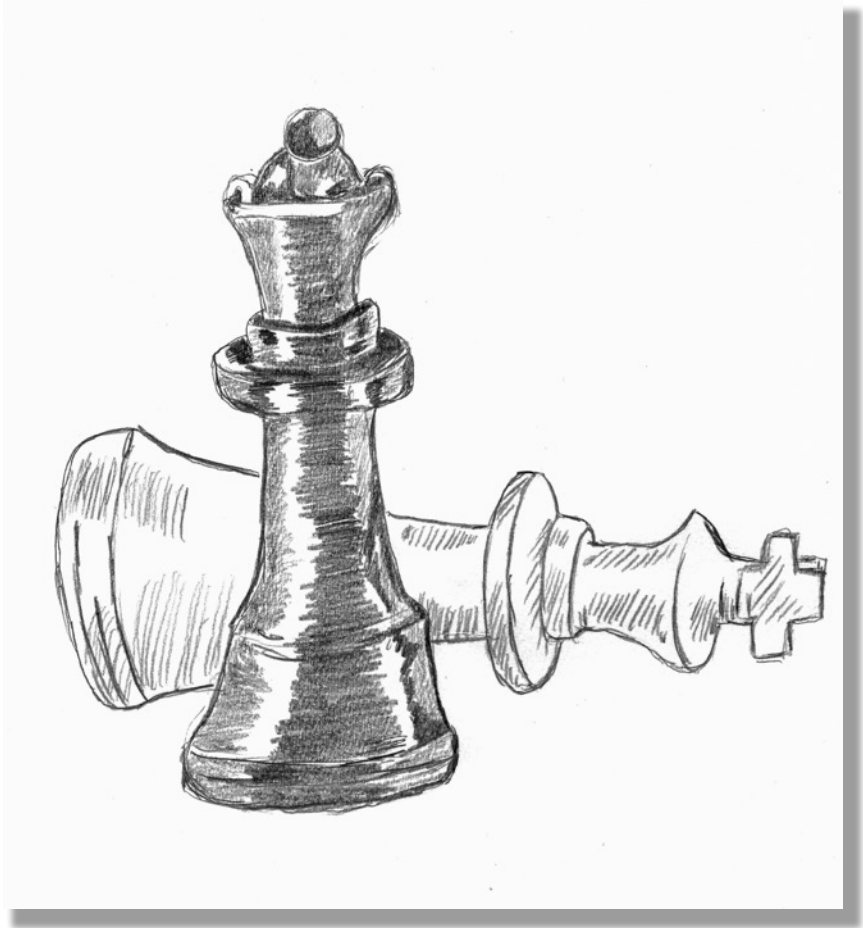
Elle rédigea un texto à l'attention de Vincent : « retrouve-moi tout de suite à la grille d'entrée ! ne te fais pas repérer ! », tandis que le gardien se dirigeait d'un pas lourd vers le parking.

Elle ne put s'empêcher de sursauter quand l'ombre de Vincent s'approcha. « Que se passe-t-il ? C'était quoi ce cri ? » Il avait l'air paniqué. Aliénor lui expliqua brièvement la situation et lui exposa en chuchotant son plan qui leur permettrait d'avoir le champ libre un bon moment. Le gardien avait finalement fait vite et retournait déjà se poster devant la crypte. Aliénor et Vincent attendirent quelques minutes avant de se lever pour s'en approcher. Volontairement, ils parlaient fort : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? », « Nous qui pensions que cette mission de gardiennage était tout ce qu'il y a de plus banal ! » Ils virent le gardien sur le seuil de la grange. « Vous êtes venus vite ! ils m'avaient dit qu'il n'y aurait personne de disponible avant une heure ! » Vincent répondit au gardien : « Nous sommes du siège et étions dans le coin par le plus grand des hasards. Nous avons pu faire un détour pour vous venir en aide. » Le gardien, visiblement heureux de les voir et un peu bouleversé par les événements, n'avait pas demandé d'attestation d'appartenance à SECURITAS comme il était précisé dans le règlement. Il s'empressa d'emmener Aliénor et Vincent au bord de la crypte pour leur expliquer ce qu'il avait vu. « Très bien, bon job, vous avez eu la bonne réaction en nous appelant. Maintenant que nous sommes là, rentrez chez vous, nous nous occupons du reste. » Le ton autoritaire d'Aliénor ne souffrait d'aucun commentaire possible. Et le gardien, pas mécontent de partir de cet endroit un peu sinistre, ne se fit pas prier et fila au plus vite.

Une heure tout au plus... C'est le temps qu'ils avaient devant eux... Cela paraissait à la fois long pour récupérer l'objet précieux à portée de leurs mains, mais très court s'il fallait à la fois déjouer des pièges dangereux et sortir Matthew d'une

mauvaise passe. « Garder son sang-froid et procéder méthodiquement », c'est ce qu'Aliénor se répétait en boucle les pieds calés sur une ligne imaginaire comme si elle était au bord d'un gouffre.

D'autant que cette nuit sans lune n'aidait pas pour se repérer. Elle n'avait qu'une simple lampe torche sortie de son sac à dos et Vincent un Smartphone. « Aliénor, que fait-on ? » s'enquit Vincent.



Chapitre 10

L'Héritier

« Garder son sang-froid et procéder méthodiquement, garder son sang-froid et procéder méthodiquement... »

Adso ne trouva pas le sommeil ce soir-là.

Pourquoi le père supérieur, si attentionné à son égard d'habitude, lui avait-il confié la supervision des travaux des maîtres verriers sans lui dire un mot ? Pourquoi avoir choisi un mausolée ? Que signifiaient ces étoiles sur cette voûte ? Pourquoi ce conflit entre le maître et son apprenti quant à leur disposition ? Pourquoi ce damier au sol ? Pourquoi vouloir en piéger le chemin ? Pourquoi, en ce lieu saint et spirituel, construire une salle condamnée à être oubliée ? Chacune de ces interrogations le menait à une autre... qui inlassablement demeurait une impasse.

Adso connaissait peu de choses sur sa propre histoire. Le père supérieur n'avait jamais été très loquace lorsqu'Adso lui posait des questions.

Il ne faisait pas partie des oblats, il avait été recueilli au prieuré en 1777 à l'âge de 5 ans, comme beaucoup d'autres enfants en cette période. En revanche, et contrairement à la plupart d'entre eux, il n'avait pas été confié aux nonnes du couvent des Vaux de Cernay, à quelques jours de marche d'ici.

Adso avait, quant à lui, d'autant que sa mémoire se souvienne, toujours été sous le regard protecteur du père supérieur.

Il participait comme tout à chacun à l'œuvre collective du système régissant le prieuré, mais avait parallèlement bénéficié de l'éducation monacale réservée aux moines lettrés. Brillant, il savait non seulement lire et écrire, mais il avait également reçu

l'enseignement de la grammaire, de la rhétorique et de la dialectique. Il était capable de lire et de parler latin.

Il connaissait les codes de la noblesse et de la chevalerie. Le père supérieur répétait souvent à Adso qui l'élevait au rang d'érudit, pour qu'un jour il fasse partie des officiers principaux de la communauté du prieuré. Adso trouvait néanmoins que l'enseignement du père supérieur dépassait bien souvent l'enceinte du cloître...

Souvent, lors des longues soirées d'été, Adso et le père supérieur s'adonnaient aux échecs durant des heures. Le père supérieur accompagnait ces soirées de récits d'événements passés, de débats géopolitiques, de nouvelles des guerres et autres batailles, proches ou plus lointaines comme celle dans laquelle avait pris part la France, outre-Atlantique.

Alors qu'il avait réussi à chasser de son esprit les tourments de la journée qui le hantaient et enfin retrouvé un peu de sérénité, ses pensées s'entremêlaient, maintenant, entre le damier du sol du mausolée, ses longues parties d'échecs avec le père supérieur et ses nombreuses histoires pleines de sagesse et d'instructions...

Quand soudain, arraché de son demi-sommeil... Soixante-quatre carrés – six plus quatre également dix, menant donc à un et zéro – forment un dessin à huit côtés sur une surface bidimensionnelle dans la réalité tridimensionnelle, une métaphore qui évoque l'essence de la loi cosmique et les instructions fondamentales permettant d'acquérir de l'énergie dans n'importe quelle réalité. Le noir et le blanc représentent les polarités masculine et féminine, les forces positives et négatives... Tels étaient les mots du père supérieur lorsqu'il parlait de l'échiquier.

F4 b5. Fd3 Td8. De2, Adso se remémora les pas qu'il eut à faire pour marcher sur le damier... Noire au centre, blanche à droite, noire en diagonale gauche.... C'est la combinaison de l'ouverture du... Non, ce n'est pas possible...

Serait-ce assimilable à ce qu'il avait pu consulter un an plus tôt dans les annuaires héraldiques du monastère ? Etait-ce en lien avec cette Aliénor de Fontenay de Moyré, la seule femme autorisée à porter l'épée ? ... La dame et le cavalier... L'aube pointait à l'Est, la nuit n'avait pas suffi à Adso pour démêler ses pensées.

Décidé à obtenir des réponses, il alla d'un pas pressant s'enquérir auprès du père supérieur. Le long couloir du monastère était encore plongé dans l'obscurité, le froid des premières gelées avait fini par pénétrer les larges murs de pierre de l'abbaye. En raison de son état de fatigue, le courant d'air glacial soudain saisit Adso d'un frisson d'une rare intensité qui le fit tressaillir.

Alors qu'il arrivait face aux appartements du père supérieur, la porte s'ouvrit, faisant jaillir un vif rai de lumière qui l'aveugla... Ebloui par cette soudaine clarté, Adso ne put que distinguer une silhouette marquant un arrêt net dans l'embrasement de la porte.

Il lui fallut quelques secondes pour s'accoutumer à la lumière et enfin reconnaître la silhouette...

Dos à la lumière, Aliénor de Fontenay de Moyré, quant à elle, ne put retenir un sourire tendre en observant, figé devant elle, éclairé par ce halo de lumière presque divin, la dépigmentation de l'iris dans les yeux d'Adso....

Chapitre 11

Mélange de genres

Pour Matthew, le diagnostic était sans appel, ce n'était pas sa première luxation de l'épaule, il savait à quoi s'en tenir : la douleur était aiguë et cela irait en empirant au fil des heures ; mais cette nuit, il avait fait plus fort que lors de ses précédentes chutes de cheval ou de ski, en se faisant piéger par un mécanisme moyenâgeux, ce qui pouvait laisser augurer d'autres mauvaises surprises pires que cette première chute au fond d'une trappe.

Après être descendus dans la salle souterraine, lui et son comparse avaient décidé de repérer les lieux en faisant le tour chacun de leur côté de cet étrange damier blanc et noir au centre duquel se trouvait le cercueil.

Soudain, alors qu'il scrutait le fond de la pièce à la recherche d'indices sur des dangers potentiels, Matthew avait entendu un claquement sec ; il s'était retourné et avait vu une ombre se profiler au-dessus du cercueil, comme suspendue dans les airs. Il s'était approché, trop approché : mal lui en avait pris, il avait fait à peine deux pas qu'il avait senti le sol se dérober sous ses pieds et avait fait une chute d'au moins trois mètres ; il avait mis sa main en avant pour ne pas heurter la paroi d'en face, le choc avait une fois de plus fait sortir son épaule gauche de l'articulation. Il avait hurlé de douleur, et de rage aussi car il se savait maintenant incapable de poursuivre l'aventure, et surtout complètement à la merci des autres.

Malgré la douleur, il avait réussi à chuchoter à son compère « Farewell, tirez-moi de là, vite avant que les autres n'arrivent ! ».

Le bien-nommé Farewell avait à peine jeté un regard vers la trappe ouverte. « Fallait pas m'obliger à venir, je vous avais bien dit qu'on aurait que des ennuis avec cette affaire-là ! »

Et il était remonté à l'air libre, soulagé de la tournure qu'avaient pris les événements, pour s'engouffrer dans la jeep de son patron.

A peine quelques minutes plus tard, Aliénor et Vincent se trouvaient à leur tour face à la crypte ; ils remarquèrent une échelle et décidèrent de l'utiliser pour descendre.

Arrivés en bas, ils n'entendirent tout d'abord aucun bruit autre que leur propre respiration encore haletante de l'effort même modeste qu'ils venaient d'accomplir, mais surtout du stress qui était monté au fur et à mesure qu'ils descendaient.

Aliénor éclaira de sa lampe torche le cercueil, et chercha la bague : « Vincent, Vincent, la bague n'est plus là, on s'est fait devancer ! ». Elle avait à peine fini sa phrase qu'une voix presque enjouée se fit entendre en contrebas : « Aliénor, c'est vous ? Quel plaisir de vous retrouver ! Je serais venu volontiers à votre rencontre, mais je me trouve immobilisé suite à une stupide erreur de déplacement. Je vous serai très reconnaissant de me venir en aide, mais faites attention, il y a des pièges dans ces dalles, il faut que vous passiez exactement là où je suis passé, sans le dernier pas bien entendu. »

En comprenant que Matthew était en mauvaise posture, et donc à sa merci, Aliénor reprenait confiance ; il fallait qu'elle trouve un moyen de récupérer la bague. Elle se laissa guider par Matthew sur les deux mètres qui la séparaient du trou dans lequel Matthew se trouvait. Elle se pencha et après l'avoir éclairé, constata qu'il était très pale, le bras plié au-dessus de lui pour tenter d'atténuer la douleur. Elle reconnut cette

posture caractéristique et lui demanda : « quelle méthode préférez-vous ? à la Mel Gibson ? ou alors, je peux tenter une réduction si vous vous laissez faire, et... ». Elle hésita, se demandant s'il était vraiment habile de parler de la bague tout de suite.

Aliénor glissa l'échelle de chantier présente le long de la fosse piégée, la descendit tout en se remémorant les exercices appris en stage de kiné. Le trou était très étroit, ce qui lui compliqua la tâche lorsqu'elle tira lentement sur le bras en le faisant pivoter pour le remettre dans l'articulation avec l'aide de son autre main. Le soulagement fut immédiat, et Matthew se sentit reconnaissant et aussi, il devait se l'avouer, admiratif. De son côté, Aliénor était troublée d'avoir vu cet homme puissant s'en remettre à elle ; maintenant que l'urgence médicale était traitée, ils prirent ensemble conscience que l'étroitesse des lieux les obligerait à une intimité forcée pour un certain temps. Resté seul, Vincent avait observé la grande salle et remarqué sur le côté un objet abandonné sur le sol ; il s'en approcha et comprit à la forme de l'outil ce qui avait pu se passer. Il le ramassa et sourit, ce Farewell avait plus d'un tour dans son sac. A peine rentré chez lui, le gardien avait appelé un de ses copains qui faisait des piges dans le journal local : « je crois que tu peux avoir un bon truc à raconter, va donc traîner du côté de Jardy, je t'assure, il se passe des choses pas communes... ».



Chapitre 12

Séquestre

L'attaque des troupes françaises sur le flanc gauche des anglais était combinée avec celle des troupes américaines aux ordres de La Fayette. François-Marie, toujours aux avant-postes depuis son arrivée, parvint parmi les premiers sur le parapet. Il reçut, à bout portant et à moins de soixante toises de la redoute convoitée, la première décharge de l'infanterie mercenaire hessoise. Une balle lui fracassa la cuisse droite, une autre lui traversa le pelvis. La fulgurance et la douleur le précipitèrent à terre comme sans vie. Les chirurgiens déclarèrent d'abord qu'il ne pourrait être sauvé que par l'amputation, mais le « Surgeon General » préféra s'en remettre à la nature pour la guérison de blessures aussi graves. Le succès couronna en partie sa confiance. François-Marie souffrait d'une grande raideur lombaire et marchait très difficilement.

Pendant sa convalescence, probablement par réflexe de survie, il s'était lié avec Jeanne Caget, une jeune acadienne, franc-tireur parmi les « insurgents », et fille d'expulsés à Williamsburg. Tous deux catholiques, ils furent inscrits au registre d'une petite communauté comme mari et femme fin 1782. Un fils, Matthieu, dont le regard était identique à celui de son père, naquit mi-1783 de cette aventure sans que celui-ci ne le sût jamais.

Dix-huit mois après Yorktown, la mitraille ennemie avait fini de meurtrir son corps en un endroit qui inhibait désormais toutes ses ardeurs d'antan.

De longues parties d'échec égaillèrent l'inconfort des plus de 80 jours de traversée à bord du vaisseau de ligne « l'Illustre ». Le

souvenir du vacarme des déflagrations, l'odeur de la poudre noire mêlée au sang, la vision de ces corps ennemis d'avant, entremêlés, le terrorisaient à présent. Oui, sa vie allait changer, et finalement, la perspective d'une existence retirée le comblerait. Il aspirait à un rapprochement sincère avec son frère, à connaître Adso, son fils bâtard délaissé.

Léonor de Trissac, courtisane à la cour du roi Louis XV, dévoreuse insatiable de jeunes éphèbes, donna le jour à un fils, Adso, puis trépassa rapidement d'une mauvaise fièvre non sans avoir laissé la garde de l'enfant à sa fidèle sœur, Aliénor. La genèse de son prénom du grec « eleos », pour « compassion », était gravée dans le patrimoine d'Aliénor. Son indicible fidélité l'entraîna naturellement, avec le temps, vers un amour presque maternel pour cet enfant et son père.

Pierre-Marie restait campé dans son refus de tout accommodement avec son frère. Ses récents et brillants faits d'armes ne pouvaient effacer la faute avec sa jeune belle-sœur à la cour, certes libertine, de Louis « le bien aimé ». Qui plus est, ses frasques répétées, dignes de l'époque des Mignons du Roi Henri, avaient fait circuler la rumeur jusqu'aux oreilles même du prude roi. Louis XVI, Sa Majesté, abhorrait ces vices et rabaisa le blason familial au rang de simples parvenus de petite noblesse.

Puisse cela être à ses dépens, Pierre-Marie ne pouvait concevoir que son frère jouisse de la richesse familiale de son vivant. Le coffre de leur père resterait ainsi confiné dans une cave du domaine familial des Fausses Reposes non loin de Versailles.

Septembre 1784 : Dès que l'ordre fut autorisé par le Maréchal de Castries, ministre de la Marine, François-Marie fut intronisé

membre d'honneur de la société française Cincinnati. Cette société prônait, outre l'amitié d'arme franco-américaine, la liberté, l'initiative et le dévouement au bien commun. Cependant sa retraite forcée et son handicap réduisaient son périmètre de mobilité. François-Marie, par amour, admiration et reconnaissance des efforts de conciliation entrepris, obtint, compte-tenu du statut militaire particulier d'Aliénor de Fontenay, qu'elle fut, elle aussi, acceptée membre de la société Cincinnati pour le représenter régulièrement.

Elle entreprit aussi avec succès de rapprocher les deux frères et profita de leurs retrouvailles pour partir, mandatée par Louis XVI, consolider les défenses militaires dans les colonies royales. A son retour, François-Marie est mort et Pierre-Marie est prostré dans un mutisme inexplicable. Il passe ses journées, silencieux, face au coffre.

Octobre 1789 : Crépuscule du « grand Bazar révolutionnaire ». Refoulée par la garde nationale à l'Hôtel de Ville, la populace survoltée invective, vocifère et est en route pour Versailles. Les écuries des Fausses Reposes sont vite en feu, la demeure Fontenay est en péril.

Aliénor, en un tour de main, s'harnacha alors et chevaucha bientôt avec le coffre vers Paris à la rencontre du président français de l'ordre Cincinnati. Il fut entendu que le coffre serait transféré dans un premier temps à Philadelphie par le prochain vaisseau sous l'escorte d'un vice-amiral, pour être ensuite mis sous la protection du président général. Il fut aussi conclu que l'ordre ne remette le coffre qu'à l'un de ses membres, coopté par un autre et possédant deux bagues en or pouvant être enclavées dans la serrure.

Aliénor eut grand peine à faire recommander l'âme de son feu mari à Dieu. Pierre-Marie périt, entièrement « calciné » dans l'incendie de ses écuries lors de l'entreprise de sauvetage de ses précieux et aimés équidés.

Musicien, Matthew reconnut le timbre de cette voix entendue quelques années auparavant. Requinqué, il se souvenait de cet esprit vif et cultivé et sentait à cet instant un puissant charme félin l'envahir. Était-ce la finesse, la délicatesse de cette main souple et précise, le bouquet subtil du Chanel N°5 accordé à sa peau satinée, ses cheveux ondulants qui l'avaient effleuré au cou ?

Lui, le célibataire expérimenté et courtois, se trouvait là ému, peut-être même séduit par cette jeune femme, douce et forte à la fois. Là, un pinceau d'une lumière crue jaillit de loin sur leurs épaules. Il aperçut, au détour d'un coup d'œil irrépréhensible, dans l'échancrure de son corsage entrebâillé tendu par sa gorge qu'il surplombait, un médaillon qu'il connaissait bien. Ses réflexes d'homme d'affaires affûté reprirent rapidement le dessus. Un temps pour tout ! Sachant que l'assurance est un gage de domination, que l'attaque est souvent la meilleure défense, contrairement au principe du philosophe Moussac « en amour, le salut est dans la fuite » et qu'il faut toujours opposer le charme au charme, il prononça dans un sourire candide « sweetie, d'abord mille mercis, mais que faites-vous donc ici à cette heure tardive ? »

Chapitre 13

Dévoilement

« Mais c'est plutôt à vous que je devrais poser la question, cher Monsieur » répondit-elle sans se démonter. « La société de gardiennage m'a avertie que leur vigile les avait alertés d'une intrusion sur le site. Il est bien normal qu'en qualité d'inspectrice générale je me sois immédiatement portée sur les lieux. En revanche, je suis pour le moins surprise de vous voir ici. Auriez-vous décidé de transformer le Haras de Jardy en maison d'hôtes haut de gamme, comme annexe de votre château de Versailles ? à moins que vous ne souhaitiez le transformer en parc d'attraction à la Disneyland » ironisa-t-elle. Matthew fut plutôt décontenancé, lui toujours si malin, et reprenant le dessus en chaque circonstance, surtout avec les femmes - croyait-il, comment expliquer en effet sa présence ici ? Il n'y a plus qu'une seule échappatoire, quand tout est perdu : se raccrocher à la vérité. Mais, bon, en s'accordant un petit plaisir personnel. Faisant référence au médaillon qu'il avait entraperçu dans la gorge d'Aliénor et comptant sur l'effet de surprise pour reprendre la situation en main, il lui glissa : « c'est la première fois que je vous croise sous la voûte étoilée. L'experte en archéologie rêve-t-elle de tomber sur des fouilles curieuses ? » C'était en effet le mot de reconnaissance des Chevaliers de l'Anagramme de la Society of Cincinnati, dont il venait donc de découvrir qu'ils faisaient partie tous les deux. Malheureusement pour Matthew, Aliénor, qui possédait cette information, lui répondit du tac au tac : « les luxations répétées provoquent la fêlure, mon cher Matthew. Et n'espérez pas m'embobiner. Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous

faisiez ici. » Matthew n'avait plus qu'à se rendre. Il lui dévoila qu'il était à la recherche de deux bagues qui, enchâssées dans une serrure, permettraient d'ouvrir un coffre non encore localisé.

L'appel du directeur du Haras pour l'informer d'une découverte surprenante pouvant être liée au château de Versailles l'avait incité à venir constater les faits par lui-même. Il était donc venu en catimini accompagné de son factotum de Farewell. Aliénor lui apprit que la bague avait certainement été dérobée par le dénommé Farewell et lui confia qu'elle avait hérité de l'autre par son père.

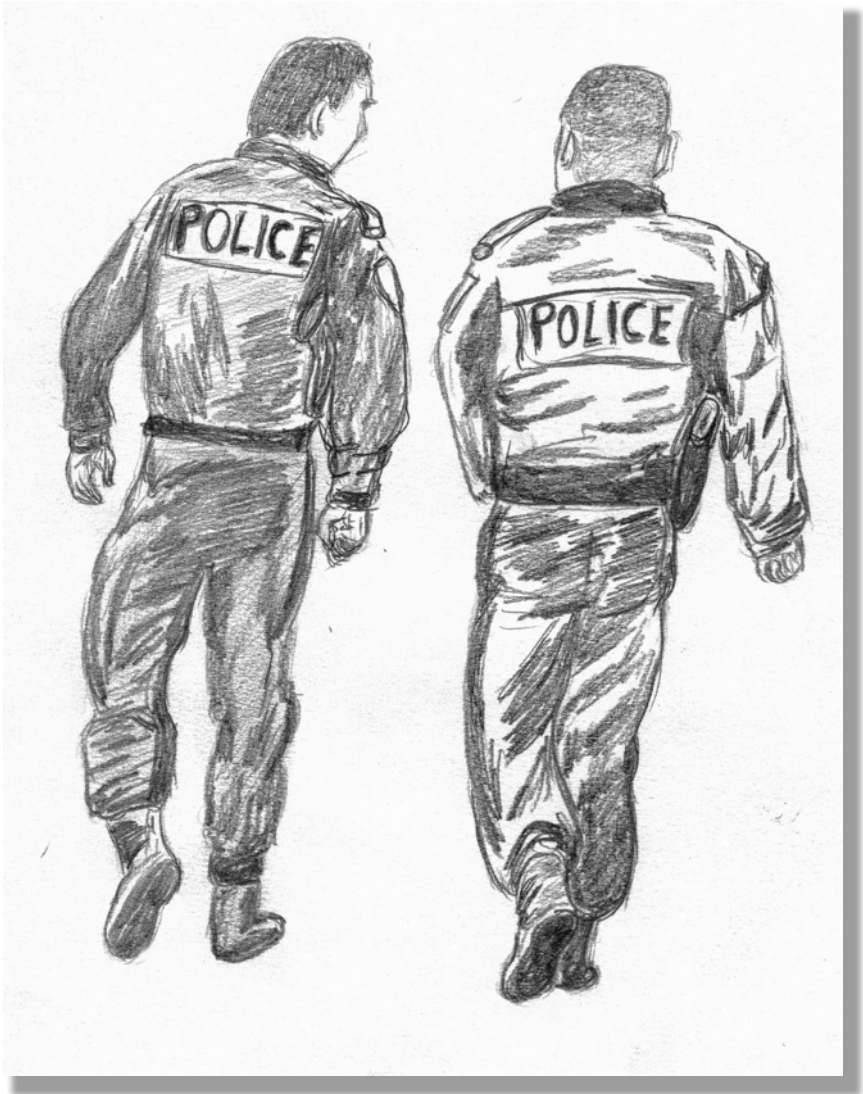
Il lui proposa donc un marché bien simple, entre chevaliers de connaissance : une alliance dans cette quête. Il avait un des deux éléments, elle avait l'autre, et il ne lui déplaisait pas de lier son destin à cette femme qui l'attirait. Pour la première fois de sa vie, il avait tout donné avant de savoir ce qu'il pourrait obtenir en retour.

La réponse d'Aliénor n'arriva pas, Vincent avait tout entendu. Il n'y avait plus qu'à mettre fin à ce soudain retournement, d'autant que la trahison de son complice Farewell serait rapidement éventée. Une action violente et définitive s'imposait pour éliminer immédiatement ce Matthew, puis récupérer auprès de Farewell la bague prise habilement pour lui sur l'un des deux squelettes avant de s'occuper d'Aliénor.

Il intervint donc à ce moment-là. « Aliénor, que se passe-t-il ? » lança-t-il. « Es-tu en difficulté ? Prends cette corde, je vais t'assurer pendant que tu remonteras avec l'échelle. » Joignant le geste à la parole, il lui lança une corde. Puis, armé d'une pointe ramassée sur le chantier, il se laissa tomber sur Matthew, feignant une chute malencontreuse.

Malheureusement pour lui, n'est pas James Bond qui veut. Etre propriétaire d'une Jaguar type E peut être considéré comme un bon début, mais un sérieux entraînement physique n'en reste pas moins indispensable. Matthew, peu enclin à servir de matelas de protection, évita donc Vincent qui, dans la manœuvre, se retrouva transpercé par sa propre arme. Un cri déchirant traversa le Haras. Heureusement, son directeur put se rassurer dès le lendemain, aucun cheval n'avait été traumatisé...

C'est à ce moment qu'arriva le journaliste alerté par son ami vigile. En même temps les autorités de la société de gardiennage débarquaient avec le manque de discrétion qui caractérise ceux qui pensent qu'agir consiste à s'agiter. Ils se croyaient donc à la hauteur de la mission qui leur avait été confiée de surveiller ce site hautement sensible en actionnant les gyrophares d'un gros véhicule et en faisant hurler sa sirène comme s'ils devaient écarter une foule nombreuse, mais bien sûr totalement inexistante à cette heure de la nuit et en cet endroit désert.



Chapitre 14

Par Saint Georges

Arrivé dans le bruit et la fureur, le 4x4 éclairé de façon intermittente par les gyrophares s'immobilisa avec un crissement de pneus. Les deux portières avant de la voiture s'ouvrirent simultanément et deux vigiles en jaillirent comme en mission commando. D'abord accroupis derrière les portières, ils se rejoignirent, criant « go, go, go » en progressant dos à dos en direction de l'excavation. Tout était désert et silencieux.

Leurs deux autres collègues galonnés comme dans une armée mexicaine descendirent plus tranquillement. Ils s'approchèrent du jeune homme arrivé en même temps qu'eux et qui se présenta comme journaliste. Les deux premiers Rambo sautèrent souplement dans l'excavation. Le cercueil de verre semblait irradier. Ils se séparèrent pour se positionner chacun à un bout de la salle et d'un même pas, comme deux jumeaux, ombre l'un de l'autre, avancèrent sur le damier. Deux carrés noirs. Erreur. Dans un craquement sinistre, ils disparurent en un instant, happés par le sol.

D'abord pétrifiés, les deux gradés, en hommes d'action, se précipitèrent et descendirent à leur tour au bord du damier. Penchés, mais sans s'avancer, ils crièrent : « ça va ? » un trou répondit : « mal ! Ma jambe !!! peux pas bouger !!! ».

Eclairé par leurs lampes, le trou, en bordure du sinistre damier, laissait voir un triste spectacle. Trois mètres plus bas, la tête en sang, le jeune homme ne réagissait plus, tassé dans ce goulet étroit comme une bière : « merde, Julien il est mort !!!! ».

Le jeune journaliste avait le souffle coupé. Il le tenait son scoop, lui qui, jusqu'à présent, se cantonnait à la rubrique des petits faits divers style : « Madame Michu, gardienne à Versailles, a retrouvé son chat trois ans après. Il était séquestré par une voisine jalouse » ou alors : « reportage au club d'échecs de Vaucresson qui accueille tous les ans de grands Maîtres »..... Echecs..... « Mais c'est un damier d'échecs ! Le jeu, mais oui ! Huit par huit : 64 cases ! Le type qui a fait construire ça devait être comme lui passionné d'échecs ! » Le scoop bizarre, enfin il l'avait !

Mais alors, il devait y avoir un chemin pour arriver au cercueil ? Rien ne l'aidait ! Des morceaux d'étoiles au sol, et quelques-unes sur les restes de voûte, paraissaient disposés n'importe comment. Non ! Pas n'importe comment ! Un marin passionné d'échecs ou de toute façon, quelqu'un habitué à observer les étoiles ou à se guider par les étoiles ! Se guider.....

« Mais qu'est-ce qui se passe ici ? »

Emmanuel, le directeur, arriva sur le terrain, tout aurolé comme un dieu vengeur, par les gyrophares qui fonctionnaient toujours. Mais quand même stupéfait de contempler le tableau : deux vigiles à plat ventre au bord d'un carrelage noir et blanc, surexcités et criant, un troisième, totalement inconnu de lui qui paraissait tétanisé dans une concentration paroxystique, et soudain sortant d'un des trous, l'apparition inattendue d'une main baguée bien fine.

« Cette fois-ci », se dit Emmanuel un moment perturbé, « j'hallucine, un mort vivant est en train de sortir de terre ! »

Heureusement la main fut bientôt suivie d'une tête blonde quelque peu ébouriffée, mais jolie tout de même. « Attention, dit-elle, n'avancez pas, le sol est piégé ! »

Emmanuel, qui avait compris, et n'avait aucunement l'intention de s'aventurer sur ces carreaux et par ailleurs, en aucune façon décidé à la relever, habitué à voir, dans son enseignement, des blondes le nez dans la poussière et sachant qu'il vaut mieux les laisser se relever toutes seules pour s'assurer que tout va bien - mais aussi quelque part bien content de voir l'arrogante par terre, n'avait pas bougé. Il lui intima l'ordre : « ne bougez pas, je fais mettre à plat une échelle et vous viendrez jusqu'ici. »

S'adressant aux deux gardiens chefs désarmés : « vous, appelez les secours, vous, trouvez-moi une échelle, il y en a plein le chantier. »

La blonde progressait sur l'échelle ainsi installée lorsqu'Emmanuel vit sortir du même trou un deuxième personnage, tout aussi ébouriffé que le premier et apparemment mal en point, mais le sourire aux lèvres.

« Par Saint Georges, mais vous êtes combien là-dedans ! » s'écria Emmanuel.

Puis il se tourna vers Aliénor : « et maintenant, Madame, vous allez m'expliquer ce que vous faites, en pleine nuit, dans un trou où apparemment vous tenez salon, sur un terrain que vous aviez fait sécuriser et où vous aviez interdiction d'aller seule ? »

Le jeune journaliste resta pensif.

C'est à ce moment que les secours arrivèrent accompagnés d'une voiture de police : « Monsieur, dit l'officier à Matthew, nous vous avons localisé grâce à votre portable. Nous avons retrouvé votre 4x4, mais nous avons de mauvaises nouvelles... »



Chapitre 15

Omnia reliquit servare rempublicam³

« Votre véhicule accidenté a été abandonné juste à la sortie de Marnes-la-Coquette. Les nombreuses traces de sang à l'intérieur nous ont poussés à vous rechercher ; le conducteur de votre voiture a dû être gravement blessé. Vous la retrouverez à la fourrière. »

Une longue série de questions avait suivi cette rapide introduction : « qui était au volant de votre 4x4 ? Fuyait-il quelqu'un ? Que s'est-il passé ici ? Que faisiez-vous là ? Et vous madame ? Qui sont les deux morts dans la crypte ?... ». L'officier de police n'avait pas eu le réflexe de séparer immédiatement Aliénor et Matthew, ce qui avait donné à Matthew l'occasion inespérée de se lier à sa cousine dans un mensonge habilement tricoté qui les disculpait tous les deux. Les premières observations de la police technique et scientifique, appelée en renfort, avaient confirmé une mort accidentelle de Vincent et d'un vigile. L'officier avait finalement autorisé tout le monde à rentrer à son domicile en fin de matinée.

« Sale con ! T'as tout gâché ! Des années de recherche réduites en cendres, mais merde, qu'est-ce que tu foutais là ? Et ce Farewell, il est où maintenant ? »

A peine seuls dans sa voiture qu'elle avait discrètement garée du côté des terrains de tennis la veille au soir, Aliénor avait déversé un flot d'insultes ininterrompu sur Matthew, amusé

³ *Il quitte tout pour sauver la république*

par son ingratitude et sa colère mal placée. Après tout, elle aussi avait tout gâché.

« Où allons-nous ? » se hasarda-t-il à demander.

« A quelques centaines de mètres de là, à Marnes-la-Coquette. Vincent avait garé sa voiture quasiment à l'endroit où on a retrouvé la tienne » avait répondu Aliénor sur un ton autoritaire qui n'avait laissé place à aucune protestation.

Après le coup de maître de Matthew avec la police, Aliénor savait qu'elle devait reprendre la main : ne pas laisser Matthew mener le jeu, l'utiliser pour retrouver Farewell, récupérer la bague. Vincent mort, elle était seule, mais pourquoi avait-elle tenté de tuer Matthew, et pourquoi ce sang dans la jeep cherokee de Matthew ?

« Je ne crois pas une seconde que l'on ait retrouvé ton 4x4 accidenté ici par hasard, reprit-elle. La Jaguar de Vincent a aussi disparu, ça ne peut pas être une coïncidence. »

« Mais comment Farewell pouvait-il savoir que la voiture de Vincent était dans le coin ? » réfléchissait-elle à haute voix, « il faut le retrouver au plus vite. Il a la bague et manifestement il en sait beaucoup plus que ce que tu pensais, tu t'es fait rouler, mon cher cousin... Qu'est-ce que tu fais ? »

Matthew était au téléphone : « John, Matthew's speaking, I need your help. I'm in Paris. Can you introduce me to the President of Société Le Cincinnati France ? This is very urgent. Call me back as soon as you can. »

« Si tu veux parler à Patrick, le Président français de la Cincinnati, tu n'as qu'à me le demander, je le connais très bien » dit Aliénor, de plus en plus irritée par son cousin.

« J’y comptais bien, mais vu l’aide dont on va avoir besoin, une recommandation du Président Général ne sera certainement pas de trop... »

Aliénor s’arrêta.

« Peut-on savoir où nous sommes ? » demanda son passager.

« Là où j’habite. C’est le manoir que ma famille a reconstruit après l’incendie de nos écuries lors de la Révolution. Je vais me changer. Prends le volant en attendant. »

Cinq minutes après : « direction rue Rabelais, près de l’Elysée. J’envoie un message au Président pour le prévenir de notre arrivée. »

A peine le message tapé, un texto inattendu s’afficha sur le portable d’Aliénor : « appelez-moi, je suis le journaliste qui était au haras ce matin, j’ai avec moi votre sac à dos avec votre lampe et votre appareil photo. »

« Les photos ! » cria Aliénor.

« Quoi, quelles photos ? »

« J’ai pris plein de photos de la crypte, des ruines et des squelettes cet après-midi, et ce journaliste les a, il faut les récupérer. »

« Allo ? Oui bonjour, Aliénor de Fontenay. Vous m’avez envoyé un message. »

« Oui merci, ah vous les avez regardées ? Oui bien-sûr vous ne saviez pas... » Aliénor mit le haut-parleur.

« Je suis journaliste et je ne crois pas que cela soit la seule préservation du patrimoine qui vous ait tous amenés là hier soir ; j’ai longuement observé les restes de la voûte étoilée et le damier au sol, je pense que les deux réunis constituent une carte ou une combinaison, pouvons-nous nous rencontrer ? »

« Ecoutez, répondit Aliénor, soyez dans une heure au bar du Bristol, je dois raccrocher. »

Arrivés rue Rabelais, ils furent installés par le majordome dans un petit salon à la décoration recherchée. Leur hôte ne se fit pas attendre : « Aliénor, quel plaisir de vous revoir ».

« Patrick, merci, je vous présente Matthew, un cousin éloigné de la Cincinnati »,

« Enchanté. J'ai reçu un appel de l'ami John le recommandant vivement. Comment puis-je vous aider ? »

Matthew exposa sa requête : « nous avons besoin de retrouver un dénommé Farewell. Voici son numéro de passeport, il est très certainement blessé et conduit une Jaguar Type E. Je vous ai noté ici l'immatriculation. Il nous faudrait également l'aide de quelques hommes de confiance pour « l'inviter » à nous rejoindre dès qu'il sera retrouvé. »

« Pour les hommes de confiance, pas de problème » répondit Patrick. « Pour le retrouver rapidement, il va nous falloir un peu de chance, mais je vais passer quelques appels. Je vous laisse. Vous pouvez vous rafraîchir si vous le souhaitez. »

« Merci pour la proposition, mais je dois filer », dit Aliénor en se levant. « Matthew, je t'appelle en sortant, tiens-moi au courant de l'avancée de nos recherches. A très vite, Patrick et merci encore de votre aide. » Aliénor se dirigea rapidement vers la sortie.

« Moi, j'accepte votre offre, ajouta Matthew. Une dernière petite chose, auriez-vous par hasard parmi vos membres un proche de la société SECURITAS ? »

« Oui, c'est le cas, pourquoi ? » demanda son interlocuteur.



DE RIOLS DE FONCLARE

Chapitre 16

Echec et Mat(thew)

En quittant l'immeuble Haussmannien où s'était établie la société Cincinnati France, Aliénor se sentit tout à coup très seule et désorientée : outre la fatigue de la nuit blanche, la faim commençait à la tenailler. Par ailleurs, elle réalisa alors avec effroi que Vincent, le seul lien qui l'unissait encore à son père, était mort, et les circonstances de sa mort lui paraissaient obscures. Avait-il voulu réellement l'aider à remonter de l'échelle ? Dans ce cas, pourquoi avait-il une pointe de chantier ? Pourquoi avait-il sauté au fond du trou ? S'agissait-il vraiment d'une mortelle maladresse ? Serait-il possible qu'il songeât à les tuer, Matthew et elle ? Elle eut un éclair de lucidité. Mais dans ce cas, Vincent l'avait alors délibérément trahie ! Le dégoût l'envahit. Elle revit le corps sans vie, et cette image, rétrospectivement, la fit frémir. Une sueur froide coula entre ses omoplates. Bien qu'elle s'en défendit, la présence à la fois stimulante et rassurante de Matthew lui manquait : la chaleur de sa voix, son assurance arrogante, sa fragilité entre-aperçue lorsqu'elle lui remit l'épaule, tout cela lui procura un sentiment de plénitude jamais encore ressenti. Une pluie fine commença à tomber et la fit se ressaisir. Elle accéléra le pas, déterminée à récupérer son appareil photo, son sac et tout ce qu'il contenait. Quel maudit journaliste ! Sa curiosité n'allait pas lui simplifier la tâche... A moins que... il avait l'air de s'y connaître en échecs. Peut-être serait-il possible de glaner quelques indices ? Elle sauta dans sa voiture et le rejoignit au bar du Bristol.

Matthew, de son côté s'installa confortablement dans le petit salon où ils avaient été accueillis quelques minutes plus tôt. Il visa un fauteuil club en cuir, qui crissa lorsqu'il s'assit. Il étendit ses jambes et ferma les yeux. Lui aussi sentit la fatigue l'envahir. Il pensa à Aliénor, sa silhouette gracile, son élégance aristocratique, son corsage entrouvert, où il avait aperçu le pendentif de Cincinnati. D'un coup, à cette image se superposa celle de sa Jeep ensanglantée. Il se releva brusquement, reprenant pied dans la réalité. Il aperçut un ordinateur et décida d'entamer sur le champ des recherches un peu plus poussées sur Farewell, son factotum au château de Versailles. A vrai dire, il ne s'était jamais vraiment intéressé à lui. Ce n'était pas son style de connaître ses collaborateurs, à moins évidemment qu'ils ne s'agissent de belles plantes !

Sa première recherche sur Google ne lui ramena que des pages publicitaires sur une société américaine, basée au Texas, spécialisée dans la robotique. Il n'y prêta pas attention. Il se connecta ensuite à Facebook et tapa « Farewell » dans la barre de recherche, croisant les doigts pour que le compte existe et qu'il ne soit pas sécurisé. Bingo ! La liste des Farewell était longue, mais une photo de profil ne lui laissa aucun doute : c'était bien lui. Il cliqua sur la photo et immédiatement le mur s'ouvrit. Plus de 500 amis. « Diable, cet homme était plus sociable que ce que j'aurais imaginé... ». Il entreprit de visiter sa page, explorant la liste de ses amis, ses favoris, les sites « likés », les photos. Tout d'un coup, il sursauta et laissa échapper un juron « what the fuck ! ». La photo qui s'affichait sous ses yeux le laissa pantois. On apercevait au loin quelques moulins blancs immaculés sur un paysage aride. Au premier plan, une mer turquoise, une plage de sable blanc et un couple

tendrement enlacé, manifestement très amoureux. Le partenaire de Farewell, parfaitement reconnaissable, quoiqu'en bien meilleure forme, n'était autre que le macchabée, le James Bond de pacotille qui s'était occis la nuit même au fond du trou où il était tombé sur sa pique.... Ainsi donc, tout s'explique : Vincent et Farewell sont complices, dans cette aventure comme dans la vie. Vraisemblablement, ce dernier savait où son ami avait garé sa voiture. Ne le voyant pas, il avait réussi à la démarrer. Mais pourquoi son 4x4 était-il accidenté et pourquoi des traces de sang ? Farewell était-il blessé ? Il ne pouvait se douter que son compagnon était mort et chercherait certainement à le joindre.

En arrivant au Bristol, le journaliste était à la fois énervé de devoir se déplacer jusqu'au cœur de Paris. Pigiste aux Nouvelles de Versailles, rubrique faits divers, il ne quittait que rarement sa banlieue, fut-elle chic. Mais en même temps, il bouillait d'impatience : Il flairait le scoop du siècle, l'affaire qui lui amènerait la reconnaissance du rédacteur en chef, la renommée à laquelle il aspirait depuis longtemps. Bref, il sentait son heure de gloire arriver. Pour autant, il ne comprenait rien à cette histoire. Lorsqu'Aliénor arriva, elle commanda d'autorité deux Vesper Lynd, ce fameux cocktail dont James Bond raffole. Une belle entrée en matière...

Ayant eu le temps d'imprimer les photos, le journaliste les étala sur la table basse autour de laquelle ils s'étaient installés. Dans un premier temps, Aliénor lui exposa un bref résumé de la situation, en omettant toutefois de lui parler du coffre, et ils se concentrèrent sur les photos d'ensemble : le damier, les colonnes, les pierres de la voûte effondrée, éparpillées au sol. Tous deux avaient la même intuition qu'ils trouveraient là un

morceau essentiel du puzzle, la clé qui leur permettrait d'avancer. Mais pour l'instant, rien ne leur venait à l'esprit. A force de scruter les photos, un détail attira l'attention d'Aliénor : sur le coin de l'une d'elles, on voyait distinctement des morceaux de verre, provenant des éclats du cercueil abimé par la chute de la voute. Sur l'un de ces morceaux, on distinguait un blason dessiné et très coloré. Récupérant son appareil photo, avec l'aide de la fonction zoom, Aliénor agrandit le blason et le reconnut immédiatement : deux étoiles d'or entourant un croissant d'argent, sur un arbre de sinople : le blason des Maîtres verriers de Moussans, en frontière de pays cathare : les Riols de Fonclare. Au cours de ses recherches, elle avait déjà établi que cette famille de noblesse d'art avait été en contact avec les Trissac à maintes reprises. En effet, elle avait retrouvé des documents décrivant avec précision les commandes, en 1775, de vitraux pour décorer la chapelle de l'abbaye de Thirion dont ils étaient les bienfaiteurs. Relevant la tête pour partager cette découverte, elle découvrit alors le journaliste plongé dans son Smartphone, tapotant avec tant de fébrilité qu'il dut à plusieurs reprises s'y reprendre pour faire apparaître le site sélectionné. Il dit à haute voix : « ça y est, je brûle ... je brûle ... je vérifie juste une chose ... mais oui, cela ne peut être que cela ... » La page du site s'ouvrit et le journaliste hurla « Euréka – j'ai trouvé, un coup de maître ... Echec et Mat ! »



Chapitre 17

Le coup du Berger

« C'est ça la clef !!! » Regardez sur les photos le doigt bagueé dirigé vers la voûte étoilée. L'étoile visée pourrait bien être Sirius, l'étoile du berger. Jeu d'échecs au nadir, carte du ciel au zénith, cela ne peut être que ça... échec et mat en quatre mouvements : le « coup du berger ! »

Aliénor surprise par les connaissances du journaliste s'écria : « il faut absolument que l'on y retourne ! »

Sur ce, le téléphone d'Aliénor sonna avec le nom de Matthew affiché sur l'écran. Elle décrocha immédiatement : « allo, c'est Matthew ». Cette voix, qui lui paraissait autrefois pleine de morgue, résonnait séduisante, teintée de cet accès américain tout en noblesse, en rondeur et qui avait perdu sa pointe d'arrogance.

Aliénor : « oui je t'écoute, où en est-on ? »

Matthew, un peu décontenancé par cet emploi du « on » lui répondit : « Le problème de SECURITAS est résolu : tu as bien été prévenue par la sécurité en tant que conservatrice du patrimoine. Etant proche des lieux, tu t'y es immédiatement rendue en passant me prendre au passage au cas où tu aurais eu besoin d'aide. »

Aliénor pensa : « il trouve toujours le moyen de se mettre en avant celui-là, comme si j'avais besoin de lui pour faire quoi que soit ! »

« J'ai découvert aussi que Vincent et Farewell étaient compagnons dans la vie. Ils avaient depuis le début un coup d'avance sur nous. Il faut absolument retrouver Farewell. »

« Ne t'inquiète pas, répondit Aliénor, Patrick fait le nécessaire auprès du réseau Cincinnati, il ne pourra pas s'envoler. Je suis avec le journaliste. On pense avoir trouvé une combinaison qui peut correspondre à ce que la position du gisant à la chevalière veut nous montrer. J'ai absolument besoin de retourner sur place. Je ne sais pas si je pourrai passer les barrières de sécurité cette fois. C'est quasiment un commando armé qui surveille les lieux. Comment peut-on faire ? »

Matthew, bien que peu sûr de pouvoir accéder à sa requête, lui répondit d'un ton rassurant « ne t'inquiète pas, je fais le nécessaire. Je te tiens au courant. »

C'est « officiel » pensa-t-elle. Matthew et moi faisons équipe, engagés dans cette même quête. Souriant intérieurement, cette situation ne lui déplaisait pas complètement.

Le journaliste, se sentant mis de côté de l'affaire qui allait certainement le rendre célèbre, et peu décidé à se laisser faire, se tourna vers Aliénor. Comme tout Versaillais, il considérait le château un peu comme sien, avait du respect pour la noblesse d'épée, mais pas assez d'abnégation pour être exploité comme le tiers état !

« Vous savez, le journaliste a un nom : Alexandre, Alexandre Buissonière et sans le « journaliste », comme vous le dites, je vous signale que vous ne seriez pas bien avancés ! »

« Veuillez excuser ma précipitation, Alexandre, je n'ai en aucune façon voulu vous offenser. »

Le téléphone sonna, Matthew : « C'est arrangé, on peut retourner sur les lieux, les agents ont reçu l'ordre de te laisser passer. Dis-moi où tu es, je te rejoins. »

Bien que sa voix ne laissait pas de place à la négociation, Aliénor rétorqua aussitôt : « pas la peine, j'y vais avec

Alexandre Buissonière, le journaliste. Lui seul peut m'aider et puis trois, cela fait trop, cela risquerait d'attirer les soupçons. »

« Il est hors de question que je te laisse avec cet inconnu de journaliste. Si cela se trouve lui aussi est un traître. Qui te dit qu'il n'est pas comme ton confident de Vincent ? »

Elle lui répondit amusée : « Tu peux parler, occupe-toi plutôt de retrouver ton soi-disant homme de confiance qui s'est évaporé avec la bague. »

Matthew ne trouva rien à répondre. Comme cette femme me désorientait, pensa-t-il. En plus d'être belle, elle est intelligente. Il n'avait jamais pensé que ces deux qualités puissent être réunies chez une femme. Il se contenta donc de répondre : « d'accord, je te fais confiance. Mais fais attention à toi, ok ? »

« Oui, oui. Tiens-moi au courant pour le voleur. »

Aliénor et Alexandre filèrent vers le haras et passèrent sans aucun mal la barrière de sécurité. Alexandre expliqua : « pour pouvoir faire la combinaison il faut être deux, un jouant les coups des noirs, l'autre ceux des blancs. Vous voulez jouer les blancs ou les noirs ? »

Aliénor répondit sans aucune hésitation « la couleur qui prend. »

Comme sur un échiquier, il dicta les déplacements un par un, marchant tous les deux avec beaucoup de précautions pour refaire cette fameuse ouverture.

La dalle qui aurait dû supporter le roi s'ouvrit dans un claquement sec : « victoire », s'écria Aliénor. Se penchant avec précaution, elle découvrit alors dans une étroite excavation, une poche en cuir aux armes de sa famille. Tournant le dos, elle jeta un rapide coup d'œil aux parchemins qu'elle contenait. Elle reconnut immédiatement les signatures de la « première

Aliénor » sur celui qui traitait de squelettes, plus difficilement celle de Pierre-Marie son époux en bas d'un texte dont elle ne saisit pas le sens. Elle devina le mot coffre avec des additions mêlées à du texte comme un mémoire technique relatif à la crypte et au cercueil de verre sur le dernier.

Alexandre demanda : « qu'est-ce que c'est ? »

Aliénor, qui comptait bien garder pour elle et Matthew le secret du coffre, lui répondit « des documents qui concernent, je crois, les deux défunts, l'histoire de la crypte, de son cercueil et un truc illisible. »

Alexandre qui ne voulait sous aucun prétexte lâcher son scoop demanda d'un ton ferme : « allons voir ce qu'ils contiennent de plus près à la cafeteria. »

Le journaliste peu intéressé par ce qui lui semblait être un mémoire technique, et pas plus par les pattes de mouche de Pierre-Marie, s'attarda sur celui traitant des occupants du cercueil. Peu habitué, comme Aliénor, à la lecture des vieux textes, il rit sans gêne à sa traduction volontairement romancée. D'apprendre que deux hommes reposaient dans le même cercueil lui suffisait pour rédiger un bon article !!!

Pendant ce temps, les Cincinnati avaient retrouvé la trace de Farewell. Celui-ci, en dérobant la jeep de Matthew, avait dans sa hâte de retrouver son tendre ami Vincent versé dans le fossé. Bien que lourdement blessé il avait démarré la Jaguar dont il avait le double des clefs. En bon américain qu'il était, il choisit de se faire soigner à l'hôpital du même nom à Neuilly. Ce fut sa plus terrible erreur ou sa plus terrifiante malchance !!! L'urgentiste, membre de l'association, avait immédiatement prévenu le Président qui à son tour avait informé Matthew.

« My dear Farewell ! Que vous est-il arrivé ? Moi qui croyait ne plus vous revoir, me voilà fort heureux ! »

« Oh my God !!! I'm so happy to see you boss ! J'étais parti chercher des secours pour vous sortir du trou lorsque je suis tombé dans un fossé avec votre jeep ! What a story, but thanks God we're are both alive, I'm so happy to see you. »

Matthew, quelque peu agacé par la réponse de celui qui était autrefois son homme de confiance, répondit d'un ton on ne peut plus hautain « I know everything Farewell, comme votre liaison avec Vincent. Je sais aussi que vous avez pris la bague. Merci de me la rendre immédiatement. »

Farewell, fortement affaibli par l'accident n'avait aucune échappatoire.

« Une toute dernière question. Comment avez-vous fait pour la récupérer ? »

« J'ai bricolé un selfie stick avec une pince au bout. »

Matthew sortit sans un regard et envoya immédiatement un texto à Alienor « bague retrouvée, où en es-tu ? »

Il fut surpris de la réponse quasi-immédiate : « génial, découvertes fantastiques, journaliste parti. Retrouve-moi vite à l'hôtel du château, j'ai hâte ! »

Mot de l'auteur
Dr Jardyn et Mister Sam

A ce stade clé de l'intrigue, l'honnêteté légendaire de Sam Jardyn lui impose cette confession.

Votre très pluriel auteur s'est en effet trouvé confronté à une crise d'identité majeure, littéralement écartelé entre son naturel romantique, voire fleur bleue, et sa part d'ombre, métaphysique et tourmentée.

Plutôt que de risquer un déchirement irréversible et par là-même fatal à de futures productions, il a donc choisi de livrer ci-après plusieurs dénouements entre lesquels le lecteur pourra lui-même choisir en fonction de son tempérament :

Romantique et sensuel, tendance Harlequin,
Sombre et déjanté, tendance Série Noire,
Nostalgique et elliptique, tendance « le Titanic »

...à moins que notre lecteur ne préfère s'en tenir là et inventer sa propre fin.



Chapitre 18

Corps à cœurs

Aliénor cligna faiblement des yeux ne sachant comment remercier l'homme qui l'avait faite femme et peut-être plus... Deux mois de pur bonheur s'étaient déjà écoulés depuis leurs retrouvailles à l'hôtel cinq étoiles grand luxe du château. Elle était loin aujourd'hui son enfance malheureuse entre des parents qui ne montraient aucun sentiment l'un envers l'autre après des noces pénibles et menaient chacun de leur côté une vie totalement dissolue.

En fermant les yeux, elle se remémora cet instant merveilleux, si torride. Sa vie avait basculé au sens propre comme au sens figuré. Elle s'était retrouvée dans le lit king size de la suite dite royale. Matthew avait été à la hauteur de ses attentes les plus intimes de la femme qu'elle se refusait d'être.

Le soleil se couchait sur le grand canal et le corps nu de son amant était en contrejour. Deux dieux qui se rencontraient. L'astre brillant mettait en valeur toutes les perfections de Matthew. Muscles élancés, port altier de la tête, virilité bien marquée et ses mains de pianiste qui savaient improviser sur son corps des partitions encore à ce jour inconnues.

Elève docile, volontaire et attentive, elle avait fait fi de toute retenue. Elle se pencha offerte vers son adoré qui revenait vers elle et lui glissa quelques mots « doux-poivrés ». Celui-ci « ardent-cabré » répondit « mais pourquoi tu me flattes ma chère, dès le premier jour je savais que tu serais mienne ? »

Elle frémit à ces mots qui la transportèrent de bonheur. Qu'il est rare de trouver un homme aussi délicat et qui pour calmer sa libido ne se contente pas de dire à bout de souffle « ah, tu es

bonne, tu es bonne, tu es bonne » avant de s'endormir en ronflant le devoir accompli !!!

Sa maîtrise était impressionnante. Il en était aussi de même pour son vocabulaire soutenu. Il était doux de l'entendre dire avec ces mots surannés « chérie, je suis rempli de joie quand je t'ai ouï », ou, « baiser tes mains me donne un avant-goût du ciel. »

Une flûte de Deutz millésimé en main accompagnant un homard fourré de foie gras, tartiné de caviar entouré de truffes préparé par le chef étoilé du Trianon Palace, la lecture des parchemins leur avait permis d'éclaircir de nombreux points. François-Marie et son fils Adso avaient été inhumés dans le cercueil en cristal préparé à l'origine pour le premier et son frère Pierre-Marie, malencontreusement brûlé vif dans ses écuries par les sans-culottes. Aliénor avait alors veillé à ce que son beau-frère et son neveu soient réunis après être décédés tous les deux, à quelques jours d'intervalle, des effets perniciose de la peste de Jaffa qui avait frappé la France en 1791. La destruction de l'abbaye de Thirion et de son monastère à Jardy avait effacé à tout jamais de la mémoire collective l'existence de la crypte et de ses nobles endormis.

Cependant, il restait quelques documents relatifs aux commandes de la famille Trissac auprès des verriers de Moussans, fidèles fournisseurs des ancêtres cathares d'Aliénor. Vincent, alors tout jeune collectionneur, les avait récupérés dans un lot dispersé en salle des ventes et avait vite compris la finalité du travail de ces maîtres artisans. Il avait gagné la confiance du père d'Aliénor, alors veuf, en devenant son jeune giton et complété rapidement les éléments manquants du puzzle. Matthew toujours aussi pertinent et protecteur

d'Aliénor avait lancé : « ce bougre avait l'air bien malin empalé sur son pieu », ce qui avait immédiatement dissipé tout moment de tristesse chez Aliénor.

Le dessert fut une magnifique omelette norvégienne flambée. Son amoureux tout en caressant sa tête et en lui prenant son menton annonça de sa voix d'homme entreprenant : « nous partons demain à Washington avec les deux bagues pour retrouver le coffre dont nous sommes les deux uniques indivisaires. » Elle n'espérait pas une telle invitation. Matthew la considérait tellement comme son égal qu'il l'invitait aux Etats-Unis.

Le lendemain matin, après avoir garé sa Ferrari, il décolla son Falcon du Bourget avant de passer le manche au copilote. Ils s'isolèrent et seule la descente vers l'aéroport Ronald Reagan les obligèrent à arrêter ces tendres et sensuels moments qui réunissent des personnes de tout sexe.

Une des limousines de la US Caget Bank dont Matthew était le Président vint les chercher au pied de l'avion. Il dit « Anderson House » au chauffeur stylé qui conduisait en gants blancs et avait salué avec grande déférence ses deux passagers.

En quelques appels, Matthew avait réglé d'épineux dossiers, investi dans deux sociétés de la nouvelle économie. Il avoua à Aliénor « je reconnais que suis tombé dans ton doux panneau en dévoilant mon jeu. » Il avait conquis cette femme au sang bleu comme le sien et dont les familles avaient tellement souffert des affres de la révolution.

Ils montrèrent à John, le Président de « the general society of the Cincinnati » les parchemins et leurs deux bagues. John les amena devant le coffre qui, transporté par le vaisseau Bald

Eagle, était arrivé à bon port fin 1789. « Bon, je vous quitte, un rendez-vous m'oblige⁴. »

Matthew disposant d'une île privée à Hawaï lui proposa d'y passer une lune de miel de trente jours pour permettre au lourd coffre de s'ouvrir après avoir enclavé dans la serrure les deux bagues comme l'imposait son astucieux système.

« Il officialise ainsi notre relation, pensa-t-elle. Matthieu, ce que tu me dis, c'est fou. »

Il lui susurra tendrement en mordillant le lobe de son oreille, les yeux brillants de désir : « tu n'auras pas à me préparer tous les jours du homard. Je suis un garçon tout simple. J'aime bien aussi le velouté de tomate. »

Et voilà qu'elle se trouvait face à l'homme de sa vie, les pieds nus dans le sable, sa longue robe en soie tapotant son corps ferme et sensuel à la fois au souffle du vent. Lui demanderait-il sa main, le regard plongé dans le sien, dans un restaurant tamisé ? Un avion aurait-il écrit « Aliénor, veux-tu m'épouser ? » alors qu'elle bronzerait tranquillement sur une plage ? Ce jour, elle l'avait imaginé, rêvé, parfois oublié, mais secrètement tant espéré. Tous les hommes de sa vie, plus ou moins de bon goût, et ils ont été nombreux, n'ont pourtant jamais su lui dire « je t'aime ». Toujours sur la retenue, elle s'était ainsi préservée pour le grand saut dans le tourbillon de l'amour.

Installés dans son somptueux lodge en bord de mer, ils n'avaient pas vu le temps passer. Trente jours d'amour, trente nuits d'étreintes enflammées, s'étaient écoulées alors que le coffre tardait à s'ouvrir. Le jeune couple passait ses journées lové dans un immense lit rond à se caresser, s'embrasser, s'étreindre passionnément jusqu'à l'épuisement. Jour après

⁴ *En français dans le texte*

jour, le même rituel amoureux : grasse matinée, brunch servi au lit, sieste, dîner aux chandelles, le clic supplémentaire imposé par leur ancêtre Fontenay à la serrure de l'imposant coffre et la nuit d'amour si attendue.

Matthew s'échappait quelques minutes pour gérer son empire financier. Elle allait aussi souvent l'admirer pendant son tennis avec son maître d'armes.

Aliénor, depuis deux jours, se sentait fatiguée, mais cependant toute à sa nouvelle plénitude féminine. Rien d'important, pensa-t-elle, l'excès de soleil sur ma carnation de blonde.

Le 30^{ème} jour, le couple, en plein ébat, ne s'était pas rendu compte que le coffre venait de s'ouvrir. Il aurait été de toute façon peu probable qu'ils l'entendent. Le vieil engin venait lui aussi de se livrer, de se mettre à nu dans un dernier soupir d'heureux vaincu.

Il était partagé en cases et étages. Quelques actes de propriété qu'ils confieraient à leurs avocats, des louis et lingots d'or sagement rangés, des pierres précieuses et un superbe coffret délicatement ouvragé.

Matthieu l'ouvrit. Dans un écrin de feutre rouge, une bague en or et diamants, d'une élégance folle, attendait qu'on devine son histoire. Il s'agissait d'une bague unique, porte-bonheur des amoureux, détentrice de l'amour éternel pour qui la porterait...

Matthew la lui glissa au doigt, se jeta à ses genoux en lui disant les mots tant attendus « veux-tu m'épouser ? ».

« Oui, dit-elle en s'évanouissant dans ses bras. »

Elle se réveilla dans une chambre claire, un médecin aux côtés de Matthew.

« Ma chérie, si c'est un garçon, nous l'appellerons Matthieu, et si c'est une fille, Aliénor. »

« Oh oui, un garçon, avec comme toi les yeux pers de nos ancêtres. »



Chapitre 19

Tout est bien qui finit...

Il n'avait fallu à Aliénor que dix petites minutes pour rejoindre le château. Et pourtant, dix minutes de doute, de souffrance, qui lui avaient paru une éternité. Tout résonnait dans sa tête. La dernière entrevue avec son père, la rencontre avec Vincent. Comment cet homme qui lui avait appris à danser, l'avait accompagnée à toutes ses compétitions équestres, lui avait acheté son premier soutien-gorge, cet homme qui l'avait consolée lorsqu'en 1^{ère}, Philippe, petit blond certes boutonneux, mais beau parleur, lui avait brisé le cœur, comment cet homme avait pu en arriver là ? Ou bien justement, avait-il fait tout ceci à dessein, pour l'amadouer, l'affaiblir, et mettre la main sur les bagues ? Aliénor venait de perdre un père, son père, pour la 2^{ème} fois. Ses sentiments vis-à-vis de Matthew étaient également confus. Au départ, il lui était apparu judicieux de l'avoir de son côté. Ses connexions avec la Société de Cincinnati, ses entrées à Versailles, son cercle mondain, tout ceci lui avait permis d'accélérer les choses. De plus, il n'avait pas vraiment été difficile de faire croire à Matthew que ses charmes opéraient. L'homme, à l'instinct chasseur, mais agréable à regarder, s'était facilement laissé convaincre. Le plus dur serait maintenant de s'en débarrasser, il s'accrocherait, mais surtout, son cœur, fragile, blessé de nouveau par la trahison de Vincent, commençait à la lâcher. Aliénor se dit que, pour l'heure, il n'y avait pas d'urgence à l'éconduire, que Matthew pourrait encore s'avérer utile, et qu'un peu de sport en chambre pourrait la détendre. Pourvu qu'il ne soit pas trop bon amant, ça rendrait les choses plus

simples, mais elle n'avait pas trop de soucis à se faire, pensait-elle, les plus grands dragueurs faisaient généralement les plus égoïstes au lit.

Un jeune homme, vêtu d'une queue-de-pie, d'un haut-de-forme et de gants blancs empruntés à Mickey, lui ouvrit la porte, lui présenta une main galante pour l'aider à descendre de voiture, et l'accompagna jusqu'au petit salon où l'attendait Matthew en compagnie d'une bouteille de Taittinger et de deux coupes. Décidément, le luxe avait du bon. « Alors, ces découvertes ? » lui dit Matthew en l'accueillant.

Aliénor lui fit un rapide résumé. Le doigt pointé à la Michelangelo, la découverte du coffre et des trois parchemins qu'ils contenaient, intacts. La lecture des documents leur permit d'éclaircir de nombreux points. Le premier parchemin était un bon de commande pour un cercueil de verre, adressé aux Maîtres verriers de Moussans et signé de la main du père de François-Marie et Pierre-Marie. A défaut de pouvoir réunir ses deux fils de leur vivant, il espérait pouvoir les réunir dans l'au-delà, en leur offrant un sépulcre commun.

Le second était un document daté de 1791 et signé de la main de la 1^{ère} Aliénor. Lors de travaux menés en cette année-là, les ouvriers font une découverte étrange, la dépouille d'un corps. Les vêtements, restés quasiment intacts, permettent à Aliénor d'identifier François-Marie, qui avait étrangement disparu lors de son voyage dans les colonies. Soucieuse d'honorer la volonté de son beau-père, Aliénor décide de réunir les deux corps, celui de François-Marie et celui de son mari, décédé dans l'incendie. Ils reposeraient comme prévu dans le cercueil de verre.

Le troisième document, enfin, était une lettre manuscrite, vraisemblablement écrite par Pierre-Marie. C'est cette lettre qui la perturbait le plus. Elle comportait trois paragraphes. Aliénor entama sa lecture :

« Une chose étrange vient de se produire. Ce pourrait-il que la sorcellerie existe ? François-Marie vient de s'éteindre. Je ne comprends pas. »

« Mes mains. Mes mains me font souffrir, mes doigts se déforment. La douleur envahit mon corps minute après minute. Est-ce l'humidité du lieu qui transperce ma peau, mes os, et me consume ? Je dois continuer, pour François, continuer à tourner chaque jour les bagues. »

« Je ne peux plus, j'arrête, je ne saurai pas. Dieu, pardonne-moi mes offenses, mais je ne suis pas prêt à te rejoindre, pas maintenant, pas comme ça. »

Aliénor fut traversée par un frisson. Elle avait soudain froid, très froid. François et Pierre s'étaient donc réconciliés, avaient entrepris ensemble d'ouvrir le coffre et une chose étrange s'était produite. Mais laquelle ? De quoi Pierre-Marie parlait-il ? Aliénor leva les yeux du parchemin et croisa le regard de Matthew, incrédule. Les deux bagues étaient posées sur la table. La sienne, étincelante, et l'autre, retrouvée sur la dépouille, encrassée par les siècles. Le coffre se trouvait encore à Cincinnati. Il fallait y aller, pour comprendre, pour son père, pour Vincent aussi, que sa mort ait un sens.

Matthew reprit ses esprits. « Aliénor, ma chère, le chemin risque d'être encore éprouvant, tu dois, nous devons nous reposer. S'il te plaît, reste ici ce soir. Donne-moi ensuite deux jours, j'ai deux ou trois choses à vérifier dans les comptes pour les actionnaires avant de partir. Mon assistante arrangera les

détails pour le voyage et nous serons à Washington dans trois jours. Bref, un dernier calcul, et on s'en va. »

Matthew avait tenu sa promesse et ces trois jours avaient finalement permis à Aliénor de faire le point. Plus proche parente de Vincent, elle avait été autorisée par la police à récupérer quelques affaires à son appartement. Une visite minutieuse des lieux lui avait permis de découvrir une porte, cachée au fond de sa penderie, donnant sur une antichambre, véritable petit musée consacré à la famille Fontenay. Elle y découvrit une multitude d'objets et de documents illustrant le destin épique de ses aïeux, des éléments amassés sur cinquante décennies, par un Vincent, visiblement obsédé par sa famille. Elle y découvrit un acte de naissance. Celui de Vincent, né le 12 décembre 1944, au Creusot, fils de Jacques Lacroix, et de Julie Martin. Et accroché à l'acte de naissance, un arbre généalogique, où elle reconnut l'écriture fine et saccadée de Vincent. L'arbre s'arrêtait rapidement du côté de son père, comme si explorer davantage cette branche avait semblé inutile. A l'inverse, la branche de sa mère remontait sur huit générations, jusqu'au 18^{ème} siècle et se terminait, ou commençait, par un nom : Madame Sophie, sixième fille du roi Louis XV. Vincent était également un descendant de François-Marie.

« PNC aux portes, désarmement des toboggans, vérification de la porte opposée. » Dans quelques minutes, ils atterriraient à Washington. Matthew, inspiré, lui prit la main. Elle n'avait jamais aimé l'avion, être enfermée, l'air climatisé qui sentait le kérosène, la pression qui lui transperçait les tympans et l'atterrissage qui lui soulevait l'estomac. Les yeux fermés,

concentrée sur sa respiration, elle se sentait rassurée par la chaleur de la main de Matthew.

Malgré les premières feuilles rouges d'automne, le soleil brillait sur Washington en ce jour de septembre 2015. Un chauffeur, envoyé par le président américain de la Société de Cincinnati, les attendait. Il les conduisit au siège de la Société, où le coffre, enfermé depuis 1789, attendait les deux bagues qui viendraient l'actionner. Ils furent accueillis par le directeur de la banque, John, son adjoint, Mike et par Rosemary, jeune employée qui s'était occupée de faire remonter le coffre depuis les caves de la banque. L'entreprise n'avait pas été simple, le coffre pesant dans les 500 kilos, le poids d'un cheval. Aliénor et Matthew les saluèrent poliment, Matthew peut-être un peu trop s'agissant de Rosemary, mais l'heure n'était pas à la jalousie.

Ils furent installés dans la salle de réunion du 5^{ème} étage, dont la large baie vitrée offrait une vue magnifique sur la ville, et permettait aux curieux d'observer la scène, plus ou moins discrètement, depuis le couloir. Le coffre trônait au milieu de la pièce. Matthew et Aliénor s'avancèrent, lentement, et introduisirent, à l'unisson, les deux bagues dans les fentes prévues à cet effet. Ils se regardèrent un instant, Aliénor hocha la tête puis, les yeux fermés, ils tournèrent délicatement les bagues. CLIC.

Quand Aliénor rouvrit les yeux, la pièce semblait assombrie. Dehors, le ciel était bas et un violent orage n'allait pas t'attarder à tomber sur la ville. Comment ? Il y a deux minutes à peine, le soleil brillait. Dans le couloir, auparavant rempli de curieux, plus personne, juste le chariot du courrier qui passait, en couinant. Et à terre, Matthew.

- « Matthew, Matt, réveille-toi. Matt, réponds-moi, parle-moi. » Aliénor secouait vivement Matthew. Il ouvrit brusquement les yeux, comme réveillé en pleine nuit par un terrible cauchemar.
- « Aliénor, Aliénor, que se passe-t-il, où sommes-nous, où est le coffre, où sont les bagues ? »
- « J'ai les bagues, ne t'inquiète pas. Par contre, le temps a étrangement changé, nous sommes seuls, et tu as la tête de quelqu'un qui a dormi des heures. Il se passe quelque chose de pas normal. Où est le directeur, nous devons lui parler. »

Aliénor aida Matthew à se relever et ils se précipitèrent vers l'ascenseur. En bas, ils se dirigèrent vers le guichet où une dame, d'un certain âge, tamponnait des documents. Son badge indiquait « Gladys, how can I help you ». Elle leva la tête et les regarda par-dessus ses lunettes.

- « Qu'est-ce que c'est ? »

Matthew s'avança pour parler, visiblement un peu énervé par l'attitude nonchalante de l'hôtesse. Aliénor lui posa une main tendre sur le bras et lui adressa un petit hochement de tête sous-entendant « laisse-moi faire ».

- « Nous étions avec le directeur, au 5^{ème}, où est-il à présent ? Nous avons besoin de lui parler. »
- « Mike est sorti déjeuner. »
- « Non non, pas Mike, le directeur, John. »

Gladys releva lentement la tête, à la vitesse de l'escargot au galop, replaça ses lunettes et les regarda, stoïque.

- « John est mort il y a 6 mois, une crise cardiaque, clac. Vous devez vous tromper, le directeur, c'est Mike maintenant. »

Matthew qui commençait à sérieusement s'énerver pris la parole :

- « C'est quoi ce bordel, on était avec lui il y a cinq minutes, appelez-moi Rosemary, la petite blonde avec sa queue-de-cheval. »

Gladys décrocha le téléphone, appuya sur un gros bouton rouge et articula, de sa voix rauque de fumeuse :

- « Rosemary, un monsieur énervé te demande. »

La queue-de-cheval blonde sortit d'un bureau et s'avança vers le couple. Elle tendit une main décidée vers Matthew.

- « Bonjour, Rosemary Woodhouse, comment puis-je vous aider ? »

Matthew et Aliénor restèrent sans bouger, totalement abasourdis. Si la queue-de-cheval de Rosemary n'avait pas bougé, son ventre lui, était énorme. Elle devait être à 7 mois de grossesse, minimum.

- « Euh, nous sommes ici pour le coffre des Fontenay » se risqua Aliénor.
- « Ah, ravie de vous rencontrer, nous vous attendions demain, mais ne vous inquiétez pas, tout est prêt. Le coffre est déjà là-haut. Entre nous, ça n'a pas été facile de le monter, il doit bien peser... le poids de deux ou trois poneys réunis non ? Mais, où sont mes bonnes manières, avez-vous fait bon voyage ? »
- Très bon, merci, mais quel jour sommes-nous exactement ? » demanda Aliénor, hésitante.
- « Le 3 septembre 2016 », répondit Rosemary, amusée par cette question. « Allez, suivez-moi. »

Après les formalités d'usage, ils suivirent Rosemary, fébriles, les jambes flageolantes. Elle les conduisit jusqu'au coffre, au 5^{ème} étage, à l'endroit même où ils se trouvaient à peine dix minutes plus tôt. Les curieux, sûrement prévenus par Gladys, s'étaient de nouveau attroupés à l'étage, de faux dossiers sous le bras, feignant de se rendre à une réunion.

Matthew, le visage toujours pâle, se tourna vers la jeune femme :

- « Merci Rosemary. Si ça ne vous ennuie pas, nous préférerions rester seuls pour la suite. »
- « Aucun souci. Je serai dans mon bureau si vous avez besoin de quoi que ce soit. »

Rosemary sortit de la pièce, ferma la porte derrière elle et dispersa les badauds.

- « Aliénor, que se passe-t-il ? John est mort, Rosemary est visiblement en cloque, et pas qu'un peu, et on est en 2016. »
- « Ok, ok, laisse-moi réfléchir. »
- « Ok ok, t'as rien d'autre à dire. A ce rythme-là, j'ai des cheveux blancs dans cinq minutes. C'est quoi cette putain de farce, de la magie noire ? »
- « Matt, reprends-toi. D'abord, des cheveux blancs, tu en as déjà. Et je ne crois pas à la magie noire. Il y a sûrement une explication rationnelle à tout cela. Peut-être que la Société de Cincinnati n'a finalement pas si envie que cela que nous ouvrions le coffre. Peut-être que Gladys est une vieille farceuse. »
- « Et le ventre de Rosemary, tu en fais quoi. »

- « Je ne sais pas moi, on n'a pas dû faire attention, c'est tout. Ecoute Matt. Ça fait cinq générations que nos familles attendent d'être réunies autour de ce coffre. On y est enfin, tout près du but, plus que 29 petits tours et on saura ce que le coffre contient. Tu n'as pas envie de savoir toi ? »
- « Si, mais... »
- « S'il te plait, pas de mais. En position et on tourne. »

Pour la deuxième fois, ils se placèrent face au coffre. Aliénor pris la main de Matthew, ils se regardèrent, il déposa un long baiser sur ses lèvres et ils tournèrent les bagues. CLIC...



Chapitre 20

Passés composés

Sarah apprenait à Bernard à shooter dans un ballon. Le soleil brillait de tous ses feux en ce mois de mai exceptionnellement chaud pour la saison. Julie finissait d'éplucher les pommes-de-terre pour le déjeuner pendant que sa mère démoulait le gâteau préparé spécialement pour l'anniversaire de Philippe. Julie et Philippe étaient venus passer la journée chez Marie avec leurs deux enfants Sarah, 2 ans et Bernard 4 ans. Ils adoraient leur grand-mère très attentionnée qui avait toujours de merveilleuses histoires à raconter et des bonbons dans les poches...

A la fin du repas, Philippe souffla ses 32 bougies et tous entonnèrent un « happy birthday » de coutume. Ils couchèrent les enfants pour la sieste et prirent un café à l'ombre du grand marronnier. La sonnerie du téléphone interrompit la conversation et Julie se précipita à l'intérieur de la maison pour décrocher le combiné, craignant que la sonnerie ne réveillât les enfants. « Maman, un certain Monsieur Wesson pour toi ». Marie prit le combiné :

- « Allo bonjour ! »
- « Madame Smith ? »
- « Oui, à qui ai-je l'honneur ? »
- « Ou devrais-je dire Madame Aliénor de Fontenay de Moyré ? »

Son sang se glaça. Elle mit quelques instants à reprendre ses esprits et se leva pour s'isoler un peu.

Elle revint cinq minutes plus tard le regard vide et reprit sa place sous le marronnier.

- « Maman tout va bien, tu es toute pâle ? »

- « Ma chérie, je dois te dire des choses importantes. Philippe, pourrez-vous vous occuper des enfants à leur réveil ? Je dois parler à ma fille. Excusez-moi de vous fausser compagnie. »

Philippe opina de la tête et prit le magazine posé sur la table basse. Il sentait bien le malaise qui avait envahi sa belle-mère.

- « Aucun problème bien sûr. Prenez tout votre temps et ne vous inquiétez pas de moi. »

Marie, Aliénor, précéda sa fille et gravit songeuse les marches qui menaient au bureau situé au premier étage de la maison. Elle lui avoua son vrai nom. Elle ne s'appelait pas Marie Smith, mais Aliénor de Fontenay de Moyré. Elle ne venait pas d'Ottawa au Canada, mais de Versailles en France. Elle lui raconta son enfance, ses études d'ingénieur, sa conversation avec son père puis son entrée à la conservation du patrimoine dans l'espoir de retrouver la seconde bague, l'épisode Jardy...

Quelques minutes après avoir reçu le texto de Matthew et avoir proposé de le retrouver à l'hôtel du château, Matthew avait appelé Aliénor le souffle court et la voix faible :

- « Je viens de me faire tirer dessus. J'ai réussi à prendre la fuite, mais je suis gravement touché et ils ne vont pas tarder à me rattraper. Prends la fuite et disparais, tout de suite. I Love You. Je te souhaite une belle vie. Adieu. »

Aliénor avait encaissé le choc de cette nouvelle et avait filé retirer du liquide à la banque pour ne pas laisser de trace. Elle était partie au Havre et avait négocié un aller simple vers le Canada sur un cargo panaméen. Elle n'était même pas rentrée chez elle. Elle avait acheté quelques vêtements et affaires de toilette à la hâte dans une boutique près du port et avait quitté

la France. Elle avait réussi à changer d'identité et avait trouvé du travail dans un bureau d'étude technique à Ottawa.

Sa vie d'après, sa fille la connaissait. Sa formation d'ingénieur de haut niveau lui avait permis de rapidement gravir les échelons et elle avait rencontré Tom, le père de Julie. Celui-ci était mort deux ans auparavant d'un cancer et elle était là, aujourd'hui, dans cette maison, entourée de sa fille et de ses petits-enfants.

Aliénor n'avait jamais su ce qui s'était réellement passé. Elle avait lu des articles sur internet, mais la presse relatait simplement une fusillade et la mort du gestionnaire du château de Versailles, sans explication sur le mobile du meurtre. Farewell avait-il un complice, à moins que ce ne soit un membre de la société de Cincinnati ? Elle avait voulu oublier cette histoire et vivre sa vie.

Assise en face de sa fille, Aliénor sorti une clé et ouvrit le coffre-fort dissimulé derrière le grand tableau près de la fenêtre. Elle remit la bague à sa fille et lui relata la conversation qu'elle avait eue quelques heures plus tôt avec ce Monsieur Wesson...

Chapitre 1 Prologue.....	11
Chapitre 2 Les moines de Thirion.....	15
Chapitre 3 Virée nocturne.....	19
Chapitre 4 Adso.....	23
Chapitre 5 La nuit se corse.....	27
Chapitre 6 Passé présent.....	31
Chapitre 7 Au bord du trou.....	35
Chapitre 8 Panique.....	39
Chapitre 9 Champ libre.....	43
Chapitre 10 L'Héritier.....	47
Chapitre 11 Mélange de genres.....	51
Chapitre 12 Séquestre.....	55
Chapitre 13 Dévoilement.....	61
Chapitre 14 Par Saint Georges.....	65
Chapitre 15 Omnia reliquit servare rempublicam.....	69
Chapitre 16 Echech et Mat(thew).....	75
Chapitre 17 Le coup du Berger.....	81
Mot de l'auteur.....	87
Chapitre 18 Corps à cœurs.....	89
Chapitre 19 Tout est bien qui finit.....	97
Chapitre 20 Passés composés.....	107
Généalogie.....	112

Généalogie

François-Marie de Fontenay de Moyré (dit Jaquin)

Frère cadet de Pierre-Marie

Beau-frère d'Aliénor de Trissac

- 1754 : naissance
- 177 ? : naissance d'un premier fils qu'il a eu avec madame Sophie, sixième fille de Louis XV. Ce fils dont il ne s'est pas occupé est l'ascendant de Vincent, ami du père d'Aliénor de FONTENAY de MOYRE (la contemporaine)
- 1772 : naissance de son fils Adso qu'il a eu avec Léonor de Trissac, la sœur d'Aliénor de Trissac qui a épousé son frère Pierre-Marie
- 1780 : départ pour les Etats Unis d'Amérique à bord de l'Hermione
- 1782 : vit avec une acadienne, Jeanne Caget
- 1783 : naissance de son fils Matthieu Caget de Fontenay dont il ignore l'existence
- 1783 : revient en France à l'abbaye de Thirion où se trouve son fils Adso
- 1784 : membre d'honneur de la société Cincinnati France
- 1791 : décède de la peste de Jaffa. Est « enterré » dans la crypte de l'abbaye de Jardy avec son frère Pierre-Marie

Adso de Fontenay de Moyré

Fils de François-Marie de Fontenay de Moyré et de Léonor de Trissac

Neveu d'Aliénor de Trissac qui a veillé à son éducation

- 1772 : naissance
- 1777 : recueilli à l'abbaye de Thirion
- 1783 : son père, François-Marie, le rejoint dans son prieuré
- 1791 : décède de la peste de Jaffa

Pierre-Marie de Fontenay de Moyré

Frère aîné de François-Marie

Epoux d'Aliénor de Trissac (sœur de Léonor)

- 1789 : décès dans les écuries de son manoir incendié
- 1791 : Aliénor de Trissac enterre ses restes dans la crypte de l'abbaye de Jardy avec son frère François-Marie

Aliénor de Fontenay de Moyré née Trissac

Epouse de Pierre-Marie de Fontenay de Moyré

Aliénor de Fontenay de Moyré

Aliénor (la contemporaine) est une descendante lointaine d'Aliénor de Trissac et de Pierre-Marie de Fontenay de Moyré.

Partage les mêmes ancêtres que Matthew Caget de Fontenay : les parents de Pierre-Marie et de François-Marie de Fontenay de Moyré.

Matthew Caget de Fontenay

Descendant de Matthieu Caget de Fontenay, fils américain de François-Marie de Fontenay de Moyré et de Jeanne CAGET (acadienne).

Partage les mêmes ancêtres qu'Aliénor (la contemporaine) : les parents de Pierre-Marie et de François-Marie de Fontenay de Moyré.

Achevé d'imprimer en mai 2016

Par COPY-TOP

92300 Levallois-Perret

Imprimé en France

Pour le compte des Editions Didierjeantesques

4, allée des platanes, 78870 Bailly

978-2-9534490

Dépôt légal mai 2016

ISBN 978-2-9534490-1-3



Jardy septembre 2015

Des travaux de rénovation du Haras donnent lieu à une macabre découverte et déterrent un mystère enfoui depuis des siècles. Enfin, pas pour tout le monde.

Surgit alors une galerie de personnages hauts en couleur, issus d'improbables lignées, autour de la belle et intrépide Aliénor. Guidés par leurs propres démons, leur histoire familiale et une dévorante cupidité, tous vont rivaliser d'ingéniosité et parfois de cruauté pour être les premiers à résoudre une énigme qui conduira le lecteur dans une formidable épopée à travers les âges et l'Atlantique. La clé ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval...

Illustrations originales d'Isabelle Audisio
Couverture de Nicolas Biltgen

ISBN 978-2-9534490-1-3



9

10,00 € prix TTC France